University of Alberta Library
0 1620 3416665 0

For Reference

NOT TO BE TAKEN FROM THIS ROOM

Ex libris
universitatis
albertaensis

UNIVERSITY OF ALBERTA
QUAECUMQUE VERA

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
University of Alberta Libraries

https://archive.org/details/quelquesaversion00prim

1948
#19

UNIVERSITY OF ALBERTA

The undersigned hereby certify that they have read and recommend to the Committee on Graduate Studies for acceptance a dissertation on

QUELQUES AVERSIONS DE BAUDELAIRE

submitted by Marguerite A. Primeau; in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

UNIVERSITY OF ALBERTA

QUELQUES AVERSIONS DE BAUDELAIRE

A DISSERTATION

SUBMITTED TO THE GRADUATE FACULTY
IN CANDIDACY FOR THE DEGREE OF
MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF MODERN LANGUAGES

BY

MARGUERITE A. PRIMEAU

EDMONTON, ALBERTA MARCH 24, 1948

QUELQUES AVERSIONS DE BAUDELAIRE

MARGUERITE A. PRIMEAU

TABLE DES MATIERES

Pages.

INTRODUCTION. 1

CHAPITRE I HAINE DE LA SOCIETE BOURGEOISE. . .15

CHAPITRE II EMPRISE DU PECHE 27

CHAPITRE III HANTISE DU DESORDRE 36

CHAPITRE IV LA FEMME: SALUT ET DAMNATION. . .43

CHAPITRE V AUX PRISES AVEC LA VIE QUOTIDIENNE.57

CHAPITRE VI REVOLTE PAR LE DANDYSME. 67

CHAPITRE VII EVASION PAR LES STUPEFIANTS . . .78

CHAPITRE VIII ENVOL VERS LE SURNATUREL 86

CONCLUSION. 94

BIBLIOGRAPHIE 97

INTRODUCTION

Tout dans le caractère et la vie de Charles Baudelaire conspira à faire de lui un révolté: tempérament d'artiste à la sensibilité maladive, enfance incomprise, éducation malheureuse, maladie et tracas financiers. Le résultat devait être le cri déchirant, parce que désespéré, de l'être qui refuse d'accepter l'homme tel qu'il est, moitié ange, moitié démon.

Lorsque Charles naquit le 9 avril 1821, son père, François Baudelaire, était déjà un vieillard de soixante-deux ans; sa mère, Caroline Archimbault-Dufays, n'en avait que vingt-huit. Ancien précepteur chez le duc de Choiseul-Praslin puis chef de bureau dans l'administration de la Haute Assemblée, le père traita le bambin comme son petit-fils. Ils faisaient

ensemble de longues promenades au cours desquelles le vieillard racontait des histoires de sa jeunesse. Tout un monde disparu, celui de l'ancien régime, passait alors devant les yeux du futur poète; monde où une politesse méticuleuse était de règle, et où c'était un art que de savoir saluer et faire tournoyer sa canne. De ce temps heureux datent, pour Baudelaire, une vive répugnance pour tout ce qui sent le débraillé, et une courtoisie qui devint presque une pose.

Charles était un enfant précoce. Doué d'une intelligence très éveillée et d'une imagination riche et vive, il lui était facile de se transporter par la pensée dans un autre monde. Cela lui était d'autant plus facile que sa nervosité naturelle, aggravée sans doute par la disproportion d'âge qui séparait ses parents, lui inspirait des sensations et des sentiments beaucoup plus intenses que ceux d'un enfant ordinaire. Cette sensibilité extrême fut en grande partie la cause de son enfance incomprise.

Si Baudelaire enfant adorait l'homme aux cheveux blancs qui l'amusait par ses histoires, l'amour qu'il portait à sa mère était bien différent. Il voyait à la fois en elle la femme aimée dont la présence constante lui était nécessaire et l'ange gardien qui le protégeait de tout mal. Au froufrou du satin, au cliquetis des bijoux et aux gestes ailés et caressants

qui rendaient l'être aimé si séduisant pour l'enfant, se mêlait déjà le mysticisme du poète en quête de l'Idéal. C'est donc vers sa mère que se porta toute l'intensité d'une tendresse presque maladive, le besoin d'aimer et d'être aimé passionnément et jalousement. Comme s'il avait eu peur que son demi-frère Claude, issu du premier mariage de son père, n'usurpât ses droits, il s'irritait de l'entendre appeler Caroline "mère". De même, quelque peine que lui ait causé la mort de son père, en 1827, il se consola vite à la pensée que sa mère n'avait plus que lui à chérir maintenant; et à Neuilly, ce fut dix-huit mois de paradis pendant lesquels l'enfant s'enivra de la présence de cette mère aux cheveux odorants, au corsage doux et tiède.[1]

Le réveil fut brutal. Au mois de novembre 1828, Madame Baudelaire se remaria. Son nouvel époux, le commandant Aupick, était une âme froide et sévère mais droite, qui ignorait les faux-fuyants et trouvait tout naturel de viser et d'aller droit au but. C'était le type militaire par excellence: honnête homme, un

---

1. "C'a été pour moi le bon temps." Tiré d'une lettre de Baudelaire à sa mère en 1861: dans François Porché, La Vie douloureuse de Charles Baudelaire, (Librairie Plon, Paris, 1926) p. 16.

peu solennel et emphatique, brave soldat, n'entendant rien aux lettres et acceptant la discipline comme seule ligne de conduite. Assez bien disposé d'abord, il ne put rien comprendre au caractère compliqué de son beau-fils et il ne chercha pas à se faire aimer de lui. Tout au plus décida-t-il que cet enfant au regard haineux avait besoin d'être dressé. Il s'en chargea.

Aux yeux de Charles, le nouveau mariage eut l'effet d'un gouffre qui se serait tout à coup creusé sous ses pas. La mère aux gestes doux et à la chevelure parfumée l'avait trahi pour un homme avec qui il lui faudrait vivre désormais, et que, par bienséance et malgré sa haine, il devrait appeler "ami". Il ne pardonna jamais à sa mère de s'être remariée, et toute sa vie il garda une rancune haineuse à son beau-père.[1]

Toute à son bonheur nouveau, Madame Baudelaire ne se rendit pas compte de l'amertume qui empoisonnait l'existence de son fils. D'un naturel plutôt conciliant et timoré, elle s'efforça "d'arrondir les angles", et, sans négliger ses devoirs d'épouse elle continua de chérir Charles comme auparavant. Dans sa naïveté, elle

---

1. "Quand on a un fils tel que moi, on ne se remarie pas." Porché, ouv. cit., p. 20.

ne songea pas à pénétrer plus avant dans le coeur du bambin; il lui fut donc impossible de panser la blessure qu'elle y avait faite. Charles, de son côté, se replia sur lui-même. Ce fut le début d'une vie triste et solitaire au milieu de la foule.

Quelques années plus tard, en 1832, M. Aupick et sa famille partirent pour Lyon. Le temps n'avait pas émoussé la rancune de Charles. Au contraire, la politesse insolente qu'il affectait à l'égard de son beau-père et l'opiniâtreté glaciale qu'il affichait envers tout semblaient avoir triomphé des efforts de M. Aupick. Celui-ci refusa de s'avouer vaincu. Eloigné d'une mère trop indulgente et soumis à une discipline rigoureuse, Charles se corrigerait peut-être de son mauvais caractère. Sans faire plus d'efforts pour comprendre le ressentiment du jeune garçon qu'il n'en avait fait pour gagner sa confiance quatre ans plus tôt, M. Aupick plaça l'enfant d'abord à la pension Delorme, puis, comme interne, au Collège Royal.

Cette institution était modelée sur la caserne. Tous les matins, à cinq heures et demie, dans le brouillard de Lyon, un roulement de tambour arrachait du lit le jeune garçon. Après s'être lavé à l'eau froide, il se rendait à l'étude où, sous le feu rougeâtre des quinquets, il étudiait, le ventre creux, jusqu'à sept heures et demie, l'heure du petit déjeuner. Les

brimades, assez fréquentes à cette époque, rendaient le contraste avec Neuilly plus saisissant encore.

Le résultat de cette discipline ne fut pas celui auquel s'attendait M. Aupick. La mélancolie rongeait l'enfant, et, au fond de lui-même, il sentait sourdre la révolte. Pourquoi s'acharnait-on ainsi sur lui? Surtout pourquoi sa mère l'avait-elle abandonné? Se sentant de plus en plus seul et incompris, Charles se réfugia dans le rêve. Tels "les canuts" qui venaient de reprendre les armes,[1] il voulait briser ses fers. Il rêvait sa délivrance... Il voyait, en imagination, son beau-père au plus fort de la mêlée... les émeutiers le reconnaissaient à ses épaulettes, on tirait, et... c'était le retour aux jours de Neuilly.

Le sort en décida autrement. M. Aupick fut nommé colonel, promotion due à la fermeté de sa conduite dans les émeutes. Il rentra à Paris avec sa famille.

Charles retrouva sa ville natale avec plaisir. Les brouillards opaques de Lyon firent place à la brume plus subtile et plus transparente de Paris. Il se sentit revivre. Malheureusement, sa joie fut de courte

---

1. Emeutes de 1834 à Lyon causées par le conflit entre les fabricants et les "canuts".

durée. Peu après son arrivée, il entrait comme interne au Collège Louis-le-Grand.

L'internat de Paris lui fut plus pénible que celui de Lyon. Aigri par l'apparente indifférence de sa mère et par ce qu'il prenait chez son beau-père pour un désir de se débarrasser de lui, il se révolta. Se contentant d'abord d'afficher un paisible dédain à l'égard de ses supérieurs, il en vint bientôt à une attitude d'égal à égal et de quant-à-soi insolent envers tous. Une telle conduite chez un gamin était repréhensible, mais s'expliquait par sa sensibilité excessive et par la force cachée dont il avait conscience. En effet, ce collégien cynique et indiscipliné était déjà poète.[1]

L'insubordination le conduisit à l'expulsion; il fut renvoyé au mois d'avril 1839. M. Aupick, qui ne pouvait souffrir l'insoumission parla de "maison de correction", mais Caroline intercéda. Malgré le caractère froid et rancunier de son fils qu'elle ne comprenait pas, elle sentait qu'il l'aimait toujours passionnément. Charles fut donc mis en pension chez son répétiteur de philosophie jusqu'au mois d'août, date à laquelle il fut reçu au baccalauréat.

---

1. "Sur ces monts où le vent efface tout vestige...." Porché, ouv. cit., p. 32.

Les rapports déjà tendus qui existaient entre Charles et son beau-père le devinrent davantage lorsqu'il lui fallut opter pour une carrière. M. Aupick, tout récemment promu général, faisait entrevoir au jeune homme un brillant avenir dans la diplomatie: celui-ci ne répondit que par un silence dédaigneux. Mis au pied du mur, il dut se prononcer: il choisissait les lettres.

Un coup de foudre n'aurait pas causé plus d'étonnement. M. Aupick essaya en vain de lui faire entendre raison. La discussion s'envenima, et l'on rejeta le masque pour se parler à visage découvert. Dans son beau-père, Charles reconnut le type du bourgeois pompeux, enserré par les conventions et qui, ne pouvant s'élever au-dessus du vulgaire, se permettait de juger inutiles, sinon nuisibles, les oeuvres de l'esprit. D'autre part, le général se rendit compte des sentiments réels du jeune homme à son égard, sentiments qu'il n'avait jamais soupçonnés.

Puisque Charles n'avait pas encore atteint sa majorité, il ne pouvait toucher la fortune qui lui venait de son père. M. Aupick s'en félicita dans l'intérêt de son beau-fils qui, croyait-il, changerait sûrement d'avis avant deux ans. Il se trompait.

Las des discussions de famille, grisé de liberté après les années de lycée et impatient de voir

la vie sous tous ses aspects, le jeune homme se jeta dans la débauche. Le goût du bizarre l'emportant chez lui sur la plus élémentaire prudence, les filles de la plus basse espèce devinrent sa distraction quotidienne. De cette époque datent les premières manifestations de la syphilis, maladie qui devait avoir pour lui de funestes résultats.[1] Par ironie, Baudelaire composa alors sa propre épitaphe.[2]

Outre ce goût presque morbide qui l'entraînait fatalement vers le bizarre et même le repoussant, Baudelaire avait une soif intense de sensations, état nerveux maladif probablement aggravé par les conditions de sa naissance.[3] Après l'éducation religieuse qu'il

---

1. "Etant très jeune, j'ai eu une affection vérolique..." Tiré d'une lettre de Baudelaire à sa mère en 1861. Porché, ouv. cit., p. 37.

2. "Ci-gît qui, pour avoir par trop aimé les gaupes, Descendit jeune encore au royaume des taupes." Ibid., p. 36.

3. Stanislas Fumet mentionne que Claude Baudelaire ainsi que Charles et sa mère seraient tous morts de paralysie, et que selon toutes probabilités, François Baudelaire aurait contaminé sa seconde femme. Stanislas Fumet, Notre Baudelaire, (Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1926) p. 226.

   Porché parle du sang libidineux que Baudelaire aurait hérité de son père. Porché, ouv. cit., p. 289.

avait reçue et la vie étroite qu'il avait menée, l'âcre saveur du péché semblait seule pouvoir le satisfaire. Cependant, le jeune homme n'était pas vraiment corrompu. Par forfanterie et pour se venger de sa mère et de son beau-père, il prenait plaisir à se montrer pire qu'il n'était. C'était la meilleure manière de cacher son vrai "moi" aux yeux importuns.

La débauche n'excluait pas le travail. Charles cherchait, glanait et faisait, en somme, sa provende pour plus tard. Les vers que nous avons de cette époque font preuve de beaucoup de truculence romantique, mais on y trouve déjà un mélange de sarcasme et de pitié qui est du vrai Baudelaire.[1]

Cependant les choses allaient de mal en pis au foyer paternel. Après une incartade de Charles au cours d'un dîner de cérémonie, il fut décidé de l'éloigner de Paris. Le 9 juin, 1841, il s'embarquait pour Calcutta à bord du Paquebot des mers du Sud. Le but de sa famille était double. Non seulement Charles serait forcé d'abandonner sa vie bohême, mais peut-être parviendrait-

---

1. "Une nuit que j'étais près d'une affreuse juive,
Comme au long d'un cadavre, un cadavre étendu... "
Baudelaire, Les Fleurs du Mal, (Editions Marcel Gasnier, Paris, 1945) XXXII, p. 56.

on à briser sa résistance au sujet de sa carrière lorsqu'il serait loin de ses amis et de la capitale. Fol espoir! Le capitaine Saur chargé d'intéresser le jeune poète au négoce et aux affaires coloniales dut s'avouer vaincu après quelques tentatives.

Aux yeux de Charles, ce voyage n'était qu'un exil. Blessé par l'attitude intransigeante du général envers la carrière littéraire et humilié par la punition qu'on lui infligeait, il masqua encore une fois son vrai visage. Pour se rendre odieux à tous, il affecta des airs de martyr et une attitude contrainte, et se mit à émettre les aphorismes les plus scandaleux. On l'évita comme un pestiféré; il resta seul, complètement seul.

Pendant le voyage, le capitaine abattit un albatros. L'équipage garda captif l'oiseau légèrement blessé à l'aile et on le tourmentait pour le seul plaisir de le voir s'empêtrer dans ses longues ailes traînantes. Tous riaient aux éclats, excepté Baudelaire; dans le martyre de l'albatros, il avait reconnu le sort du poète.

De l'île Maurice où il débarqua, il ne rapporta que deux choses: le souvenir d'une mélancolie noire qui l'avait terrassé après l'avoir enivré de douceur, et l'image grotesque et indécente d'une négresse qu'il avait vu fouetter.

Baudelaire rentra en France au mois de février

1842. Deux mois plus tard, il atteignait sa majorité et il rompit alors définitivement avec les siens. Il jouit d'une liberté pleine et entière jusqu'au jour où Jeanne Duval vint tout changer dans sa vie. Dès qu'il la vit sur la scène, les désirs qui l'avaient tourmenté au spectacle de la négresse nue de l'île Maurice se réveillèrent. Il lui fallut à tout prix cette Vénus noire, à la chevelure bleu sombre, aux énormes yeux, à la voix en même temps rauque et douce. Aux yeux du poète, la mulâtresse personnifiait la Beauté abstraite, supérieure à toutes les morales.

Ce fut par son corps que Jeanne Duval régna sur Baudelaire, car elle ne comprenait goutte aux choses de l'esprit. Les extases de son amant, l'empire que les parfums avaient sur lui, sa courtoisie envers elle, tout restait un mystère pour Jeanne. Baudelaire se rendit bientôt compte de la vulgarité de sa maîtresse, mais la volupté avait alors ancré une telle emprise sur lui qu'il ne put jamais rompre complètement avec la rustre négresse.

L'usurier suivit la courtisane. Dès lors, Baudelaire ne connut plus le repos.[1] Ses projets

---

1. "Le créancier qui me fait si peur": c'est ainsi que Baudelaire désignait Arondel, l'usurier, vers la fin de sa vie. Porché, ouv. cit., p. 283.

littéraires se virent ajournés d'échéance en échéance.

Pour mettre fin à ses désordres et pour sauvegarder ce qui restait de sa fortune, en 1844 on lui désigna un conseil judiciaire, M. Ancelle. Tout ce que Baudelaire détestait se trouvait résumé dans cet homme. Bourgeois plutôt pompeux, notaire jusqu'au bout des ongles, c'était la morale même des classes moyennes, "le Code fait homme".[1] La somme qu'il remettait au poète le premier de chaque mois ne pouvant suffire à ses dépenses, la fin du mois amenait invariablement la disette. Outre les billets signés à Arondel, il y avait toujours la note du tailleur et le compte chez le libraire et le relieur. Baudelaire se voyait alors obligé de recourir au mont-de-piété, de faire des emprunts à ses amis, et dans les cas désespérés, de s'adresser à sa mère. Il lui arriva même de rester plusieurs jours au lit faute de linge. Pour un homme comme Baudelaire, en être réduit à cette extrémité était le plus odieux des supplices.

A l'âge de 24 ans, Baudelaire avait donc reçu de la vie tout ce qui peut mener à la révolte. Non seulement son besoin de tendresse avait été ignoré mais sa

---

1. Porché, ouv. cit., p. 98.

famille n'avait pas cherché à comprendre son tempérament d'artiste mystique et son excessive sensibilité. Rebuté partout, il avait dû refouler ses sentiments réels au fond de lui-même et présenter à ses emblables un visage trompeur. Victime de réactions naturellement morbides et rendues plus intenses par la syphilis, terrassé par une nostalgie incurable, il devint le cynique pour qui l'espérance n'existe pas. Il en résulta une sensation de vide devant ce monde où il cherchait vainement un idéal, et un besoin de souffrir et de faire souffrir qui aboutit aux aversions qui l'ont obsédé toute sa vie.

CHAPITRE I

HAINE DE LA SOCIETE BOURGEOISE

Avec le 19e siècle, l'idée de progrès déjà assez répandue avant la Révolution réapparut plus forte sous le nom d'évolution. Sous l'influence de cette idée, on rejeta la notion du progrès naturel pour accepter celle de l'organisation rationnelle qui, à son tour, permit l'exploitation du globe par la machine. L'avènement de la machine transforma de fond en comble la structure sociale de la France. En même temps qu'elle enrichissait la bourgeoisie, elle en fit une sorte d'élite sociale ayant à la fois le monopole de la richesse, du pouvoir politique et de la culture intellectuelle. Bien que relativement peu nombreuse, la bourgeoisie devint la classe la plus importante en France à cette époque.

L'Etat, dont l'idéal était assez conservateur,[1] joua de plus en plus le rôle de distributeur de richesses.

Le menu peuple ne bénéficia nullement des progrès économiques. Au contraire, la misère des ouvriers des villes forma un contraste profond avec la bourgeoisie opulente. Non seulement les salaires n'avaient pas été augmentés, mais dans plusieurs cas, on les avait diminués. Le résultat fut l'apparition de deux classes distinctes et antipathiques, les capitalistes et les prolétaires.

Emus par la misère du peuple, certains théoriciens voulurent réorganiser la société et améliorer le sort de l'homme. Ils se rallièrent aux doctrines de Saint-Simon auxquelles ils donnèrent un caractère nettement socialiste. Un ardent idéalisme s'empara alors des nouvelles générations. On crut non seulement à la toute-puissance des idées mais aussi à la régénération prochaine de l'humanité. Pour arriver à cette fin, il fallait agir et non pas se contenter de

---

1. "Fondez votre gouvernement,.... affermissez vos institutions, éclairez-vous, enrichissez-vous, améliorez la condition morale et matérielle de la France," Paroles de Guizot, ministre des Affaires étrangères, dans A. Malet & J. Isaac, Révolution Empire, (Librairie Hachette, Paris,1924) p. 536.

penser. Aussi une activité fiévreuse régna-t-elle sur le plan social. Servir l'humanité devint le mot d'ordre des réformateurs. Entraînés par le courant, philosophes et littérateurs se formèrent en école aux visées morales et humanitaires.

Baudelaire ne pouvait souscrire aux théories de la modernité. Poète mystique voué à la recherche de l'idéale Beauté, il lui était impossible de s'accommoder d'un but pratique et terrestre. Qu'importait en effet la régénération économique et sociale de l'humanité à l'artiste assoiffé d'infini? A ses yeux, la Beauté transcendante et absolue était seule digne de ses efforts.

Baudelaire, faible lui-même, sans cesse en lutte contre ses mauvais penchants, comprenait l'abîme qu'était le coeur de l'homme. Il reconnaissait que dans la lutte entre les deux éléments qui composent ce coeur, le mal triomphe souvent du bien et devient presque invariablement l'aimant des actions humaines. Puisque telle est la fatalité de l'homme, le progrès comme l'entendent les socialistes modernes n'est qu'une utopie dangereuse et la civilisation que mensonge.[1]

---

1. "Quoi de plus absurde que le Progrès, puisque l'homme, comme cela est prouvé par le fait journalier, est toujours semblable et égal à l'homme, c'est-à-dire toujours à l'état sauvage." Baudelaire, Journaux Intimes, (Les Variétés Littéraires, Paris, 1919) "Fusées", XXI, p. 30.

Bien qu'il adoptât une attitude passive, Baudelaire ne souffrait pas moins de l'impuissance dans laquelle se débat le genre humain, et des illusions dont il se leurre. Enfant, il se souvenait d'avoir vu la misère repoussante des masures où grouillaient les "canuts" de Lyon. Plus tard, son coeur saigna en regardant ce qui lui semblait une injustice de Dieu, la lutte sans trêve que se livrent dans l'âme les aspirations divines et les penchants mauvais. Sa sensibilité excessive, la maladie et l'abus des stupéfiants rendirent ses réactions plus douloureuses encore et lui firent prendre en aversion la modernité qui osait croire à une régénération prochaine par le développement rationnel de la science et de l'industrie.

Dans cette haine de la modernité que professa le poète, il est assez difficile de distinguer les critiques sévères mais justes de ce qui n'était que boutades baudelairiennes. De plus en plus, l'homme réel se dérobait à ses semblables. On peut croire cependant à la sincérité des sentiments qui le portèrent à fustiger les faux-semblants du progrès. Baudelaire qui savait si bien analyser le coeur de l'homme était convaincu que les rêves de régénération qu'on faisait miroiter aux yeux du genre humain cachaient un vide plus triste que la réalité. Le dieu de l'Utile ne pouvait rendre

l'homme meilleur, et les perfectionnements industriels qui affinaient les sensations augmentaient la douleur dans la même proportion que la volupté. Il était inutile de songer aux théories humanitaires des socialistes, car elles ne faisaient qu'effleurer la surface du mal. Le tout formait une sorte de pseudo-progrès d'autant plus nuisible qu'il cachait à l'humanité la cause réelle de ses maux.

La vraie civilisation était ailleurs. Pour le poète, elle se trouvait au fond de l'individu même. Ce qui importait n'était donc pas la régénération économique et sociale de l'humanité mais bien la régénération morale de l'individu. Quand l'homme aurait appris à diminuer en lui les traces du péché originel, alors, et seulement alors, on pourrait croire au progrès.[1] Puisque la racine du mal était dans le coeur de l'homme, c'était là qu'il fallait apporter le remède.[2] Voilà sans doute pourquoi

---

1. "Théorie de la vraie civilisation. Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. Elle est dans la diminution des traces du péché originel." Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", LXXXI, p. 82.

2. "Etre un grand homme et un saint pour soi-même, voilà l'unique chose importante." Ibid., LXXIV, p. 78.

Baudelaire, qui toute sa vie, n'eut que mépris pour l'humanité, s'intéressa vivement à l'individu et s'efforça de le dégager de la multiplicité. C'est aussi ce qui explique sa tendresse pour les pauvres et les autres déshérités de la vie. Parce qu'il refusait de confondre l'être avec la foule, il comprenait les malheureux et s'attachait à eux. Chez lui, pas de formules magiques de bonheur, mais une charité humble et puissante qui se cachait souvent sous la raillerie et la boutade.

La prospérité matérielle étant communément acceptée comme le remède à la misère humaine, le négoce prit la prépondérance sur les autres emplois. L'or se mit à jouer un rôle magistral dans la vie quotidienne surtout parmi la bourgeoisie. Baudelaire, persuadé que la course à l'or éblouissait l'homme afin de mieux l'égarer ne reconnut dans la richesse qu'un autre faux-semblant du progrès. L'or n'achetait pas le bonheur, et bien qu'il calmât la souffrance physique, il demeurait impuissant devant la déchéance morale de l'homme. Baudelaire ne s'en tint pas là. L'artiste dont les sensations prenaient la forme de violentes réactions ne pouvaient garder le juste milieu. Son jugement, si clairvoyant et pondéré en matière d'art ne voulut voir que l'infâmie du négoce: la servilité des uns, l'égoïsme et l'hypocrisie des autres; tous spéculant sur leur honnêteté et leur vertu pour s'enrichir plus vite. Ses rancunes

personnelles envenimèrent cette antipathie. Autrefois, sa famille l'avait réprouvé dans le choix d'une carrière, l'accusant de manquer de sens pratique; elle avait même oser le pousser vers le négoce. Aujourd'hui, la société le condamnait comme raté parce que ses oeuvres ne se vendaient pas. Sa situation financière s'aggravant de jour en jour, les poursuites d'Arondel l'usurier devinrent plus nombreuses et plus insultantes. Baudelaire se réfugia dans le mépris de tout ce qui sentait le négoce, et cacha sous la boutade ses espoirs déçus.[1]

Si, au risque de paraître ridicule, on ne peut parler des opinions politiques d'un homme pour qui l'Art était tout, il faut néanmoins jeter un regard sur l'attitude de Baudelaire envers les théories démocratiques de son temps. Comme presque tous les jeunes gens, il fut affecté par l'effervescence de 1848. Sous l'élan commun

---

1. "J'avoue sans honte que je préfère de beaucoup le culte de Teutatès à celui de Mammon; et le prêtre qui offre au cruel extorqueur d'hosties humaines des victimes qui meurent <u>honorablement</u>, des victimes qui <u>veulent</u> mourir, me parait un être tout à fait doux et humain, comparé au financier qui n'immole les populations qu'à son intérêt propre." Baudelaire, <u>Nouvelles Histoires Extraordinaires</u>, (Alphonse Lemerre, Paris, 1892) "<u>Notes nouvelles sur Edgar Poe</u>", p. 11.

il quitta son justaucorps pour la blouse prolétaire et se jeta dans la mêlée. Cependant son ardeur politique ne trouva de devise qu'au fond d'une vieille rancune.[1] Baudelaire ne croyait pas plus à la démocratie comme solution du problème moral de l'humanité qu'aux développements industriels ou à la richesse. Au contraire, il la détestait, ne voyant en elle que chimère et illusion.

Le poète ne s'éleva pas en Juvénal raisonneur pour flétrir les vices de la démocratie. Les régimes politiques lui étaient tout à fait indifférents et il n'avait nulle envie de réformer le genre humain. Ses attaques ne furent dues qu'à son tempérament d'artiste harassé par les banalités quotidiennes et les déceptions que lui prodiguaient la vie. Aigri par l'insuccès qu'il rencontrait partout, malade et malheureux, il se plut à voir dans la démocratie l'ennemie avérée du Beau, du luxe, de la propreté, de la volupté, en un mot de tout ce qui est indispensable à un artiste.[2] A l'ironie

---

1. Il faut aller fusiller le général Aupick." Porché, ouv. cit., p. 126.

2. "Pourquoi les démocrates n'aiment pas les chats, il est facile de le deviner. Le chat est beau; il révèle des idées de luxe, de propreté, de volupté, etc..." Journaux Intimes, "Fusées", XIX, p. 29.

mordante, il joignit la moquerie et le paradoxe, preuve que l'aversion qu'il professait lui venait des réactions douloureuses de ses sens surexcités.[1]

Les sentiments qui le poussèrent à prendre part aux émeutes de 1848 furent donc tout autres qu'un désir politique ou social. Une soif de vengeance universelle et de démolition générale, sentiments que lui inspirait sa conviction qu'il était un être à part, supplanta bientôt la rancune personnelle qui l'animait d'abord. Cousu de dettes, traqué par Arondel, Baudelaire n'ignorait pas que le désordre qui régnait alors à Paris lui était une planche de salut. Les dettes étaient oubliées et les paiements suspendus; au milieu de la mêlée Arondel ne pouvait l'atteindre. L'artiste aussi y pouvait assouvir son besoin de sensations.[2] L'année même des émeutes et quelques mois seulement après avoir fondé le

---

1. "Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce ce qu'on éprouvera à en servir une autre." Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", XXV, p. 46.

2. "Mon ivresse en 1848.
De quelle nature était cette ivresse?
Goût de la vengeance. Plaisir naturel de la démolition.
Ivresse littéraire; souvenir des lectures.
Le 15 mai. Toujours le goût de la destruction...."
Ibid., XXX, p. 50.

Salut public, feuille démocratique, Baudelaire offrait ses services à un journal réactionnaire de Châteauroux.

Sans aucun doute, si Baudelaire avait eu des convictions politiques,[1] il aurait favorisé le régime aristocratique. Très jeune encore, on lui avait inculqué l'amour et le respect de l'aristocratie prérévolutionnaire. Toute sa personne en était restée imprégnée. La corruption de la société sous Louis Philippe et Napoléon III le dégoûtèrent puis le rendirent indifférent aux questions politiques. Ses tendances aristocratiques prirent la route de l'art.

Homme supérieur, à la recherche d'idéal et d'infini, Baudelaire ne pouvait comprendre ni le vulgaire ni le banal. Il en souffrait d'autant plus qu'après avoir été dérobé au terre à terre par l'entremise des paradis artificiels, sa chute, une fois l'extase terminée, en était plus douloureuse. Un abîme séparait le monde où son esprit se grisait d'infini de celui qu'il devait habiter avec son corps humain. Baudelaire se laissa emporter une fois de plus par sa sensibilité excessive et son désir de poser en dandy. Sans faire aucune distinction, il fouetta de son mépris une

---

1. "Je n'ai pas de convictions, comme l'entendent les gens de mon siècle, parce que je n'ai pas d'ambition." Journaux Intimes, "Fusées", XIX, p. 29.

certaine médiocrité bourgeoise qui, le gousset bien garni, gourmée de vertu, anti-poétique et ultra-raisonnable étalait partout sa sotte suffisance, et se permettait même de sermonner le poète sur la moralité de son but. Américains, Français et Belges y passèrent; il n'oublia ni son beau-père, ni son demi-frère, Claude.[1]

Sous cette attitude intransigeante, Baudelaire cachait son idéal de poète. Convaincu de l'impossibilité de marier l'Art à l'Utile ou au Raisonnable et d'en obtenir la Beauté comme rejeton, il ne voulut préconiser à la véritable poésie d'autre but qu'elle-même.[2] Toute autre fin l'avilissait et la rejetait au rang de la banalité. A la suite de Poe, dont il se fit le défenseur, il repoussait comme une hérésie l'art qui veut fortifier la conscience, perfectionner les moeurs ou démontrer l'utile, et il n'admettait comme art véritable que celui

---

1. "J'aime mieux les gens méchants qui savent ce qu'ils font, que les braves gens bêtes. Porché, ouv. cit., p. 252.

2. "La poésie, pour peu qu'on veuille descendre en soi-même, interroger son âme, rappeler ses souvenirs d'enthousiasme, n'a pas d'autre but qu'elle-même; elle ne peut pas en avoir d'autre, et aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème." Nouvelles Histoires Extraordinaires, "Notes nouvelles sur Edgar Poe", p. 19.

qui tend vers l'infinie pureté. Aussi dénigra-t-il sans remords la littérature dite enseignante et son chef, Voltaire.[1] Pour la même raison, il s'attaqua au goût exclusif du Vrai dans l'art, jugeant que la reproduction exacte de la nature a pour résultat fatal l'appauvrissement du génie artistique.

De tout temps, l'homme supérieur a vécu isolé au milieu de la foule. Au bonheur que son esprit et ses sens entrevoient dans l'espace il lui faut substituer la réalité pratique quotidienne. Baudelaire souffrit de ce joug plus profondément qu'aucun autre. Ce monde laid, stupide, voué à la matière, s'infiltra dans sa vie et dans ses rêves et en chassa toute la féerie. Tout comme l'albatros, le poète qui avait hanté la tempête, s'empêtrait dans ses longues ailes traînantes et se couvrait de ridicule. Impuissant à se conformer aux préceptes de la modernité, Baudelaire préféra chanter l'isolement moral du poète. Il le fit en termes disproportionnés mais inoubliables. Maudit par sa mère, renié par sa femme, honni par la société comme "non conforme", l'exilé bénit la douleur et l'accepte comme purification.[2]

---

1. "Je m'ennuie en France, surtout parce que tout le monde y ressemble à Voltaire... Voltaire... l'anti-poète, le roi des badauds, le prince des superficiels, l'anti-artiste, le prédicateur des concierges..." Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", LI, p. 65.

2. Les Fleurs du Mal, "L'Albatros", p. 13.

CHAPITRE II

EMPRISE DU PECHE

Si Baudelaire se plut à démontrer ce qu'il y avait de factice et de dissonant dans la vie moderne, il s'appliqua surtout à en peindre la corruption. Débauchés et prostituées, "lions" et petites-maîtresses dont les dehors élégants masquent la convoitise au fond de leurs prunelles, "petites vieilles" qui acceptent l'aumône parce qu'elles ne peuvent plus trafiquer des restes de leur beauté, passent et repassent dans sa poésie. Il n'ignorait pas qu'il exista autre chose, mais le sentiment qu'il avait du mal et de l'impuissance de l'être à dominer ses mauvais penchants l'empêcha de juger la vie avec impartialité. Il exprima ce qu'il y vit: un monde abominable travaillé par le péché.

Baudelaire avait eu une enfance profondément religieuse. Très jeune encore, il s'était rendu compte de la dualité de l'homme - ange et démon - et de la lutte perpetuelle de l'un contre l'autre. Aux principes religieux qu'on lui avait inculqués, surtout à la nécessité de "faire le bien et d'éviter le mal", il ne put s'empêcher de comparer les tendances qui portent fatalement l'homme au péché. Le résultat fut une philosophie manichéenne teintée de jansénisme. A la doctrine du Bien et du Mal, il ajouta celle du fatalisme. L'homme avait été marqué du péché dès l'instant de sa conception, et toute sa vie, il lui faudrait en subir les conséquences.

Baudelaire n'essaya pas de s'expliquer cette philosophie pessimiste, il ne fit qu'en souffrir. L'éducation religieuse qu'il avait reçue l'ayant pénétré de l'horreur du péché et convaincu de sa gravité, il ne put jamais maîtriser un sentiment de répulsion à la vue du mal. Ses propres fautes lui semblaient monstrueuses. Il en exagérait l'importance, en aggravait les suites et trouvait dans les tortures du remords la source d'une âpre volupté.

Sa sensibilité naturelle et sa soif de Beauté aggravèrent les conséquences de cette attitude anormale. Mystique par tempérament, il atteignait l'au-delà dans ses visions poétiques. Dans ce monde nouveau, ses

sensations perdaient leur individualité respective pour devenir correspondances, et le son, la couleur et le parfum ne formaient plus qu'un tout éblouissant. Les nerfs du poète surexcités par la maladie, l'opium et le haschich, rendaient la vision si merveilleuse qu'il se perdait en extase devant ce qu'il croyait être l'infinie Beauté. De même, le retour à la terre, à ses vices et à sa fange, était accompagné de visions dépravées jusqu'au sadisme. Les sensations qui lui avaient apporté l'extase exploraient maintenant les bas-fonds du péché. Rien n'était idéalisé; au contraire, ses sens affinés lui peignaient le vice sous les aspects les plus repoussants. Tout y était laid, difforme et disproportionné. Le coeur de l'homme devenait immondices et corruption, et le monde, un immense chancre dévoré par le péché. On comprend alors le dégoût de l'artiste mystique pour tout ce qui ressemblait au péché.

Cependant, pour Baudelaire, la faim dévorante des joies de la chair accompagna toujours une soif insatiable de pureté. Malgré le dégoût que lui inspirait le mal, celui-ci avait un attrait fatal pour lui. C'était la source d'une volupté que rien d'autre ne pouvait lui procurer: joie d'avoir osé enfreindre la loi, âcre saveur des plaisirs défendus, vengeance de l'homme contre l'impuissance à laquelle il était condamné. Sa volonté naturellement faible étant devenue de plus en plus

vacillante sous l'assaut des excitants, le désir de savourer les ivresses du péché l'emporta sur son besoin de sainteté. Le poète s'en tira avec moins d'impunité qu'aucun autre. La volupté qu'il goûta dans les plaisirs de la chair ou dans les délires de l'opium n'était pas suffisante pour étouffer la voix d'une conscience timorée ou pour supprimer le dégoût que lui causait toute forme du mal. La réaction était d'autant plus intense que le volupté avait été plus grande. Baudelaire en voulut à sa faiblesse et à sa destinée d'homme taré par la faute originelle. Rien n'y fit. Le duel entre l'ange et le démon continua. Il en résulta pour Baudelaire une immense lassitude, une terreur maladive du péché et une haine incroyable pour la déchéance morale de l'homme qui le condamnait aux perpétuelles chutes.

Irrité contre sa propre faiblesse d'abord, puis contre l'humanité qu'il voyait rouler indifférente au fond de l'abîme,[1] Baudelaire trouva un curieux adoucissement en disant crûment à Dieu et au genre humain ce qu'il voyait, lui, dans l'homme. Perversité, cruauté, sensualité impatiente et quêteuse de toutes les jouissances, désir de souffrir et de faire souffrir, tout se retrouve dans ses vers. Matin et soir, c'est toujours le même

---

1. "Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas,
Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent."
Les Fleurs du Mal, "Préface", p. 5.

spectacle. Le soir, le vice envahit la ville entière. La prostitution ouvre ses portes, les "catins" et les "escrocs" se livrent aux délices du jeu, les voleurs se mettent au travail. A l'hôpital, les "douleurs des malades s'aigrissent".[1] Le matin, "les femmes de plaisir, la paupière livide", dorment stupides; les débauchés rentrent chez eux, les pauvresses s'éveillent dans le froid et la misère, les agonisants poussent leurs derniers hoquets.[2] Les autres formes de la vie, le travail, l'amour familial, le bonheur n'existaient pas pour Baudelaire. Il ne voulut voir et peindre que les attributs de la déchéance morale, les plaisirs défendus et la souffrance.

Baudelaire n'accusa pas seulement le péché d'avoir causé la chute morale de l'homme. Il lui en voulut aussi pour la dégradation physique du genre humain. La beauté et la force s'étaient enfuies avec le paradis terrestre, preuve que la faute originelle avait condamné l'homme, corps et âme, à une déchéance totale et irréparable. L'artiste ne pouvait que souffrir de cette

---

1. Les Fleurs du Mal, "Crépuscule du Soir", p. 173.
2. Ibid., "Crépuscule du Matin", p. 189.

conception. Il se représentait, en imagination, la perfection du premier homme, l'harmonie et la force de son corps, la beauté pure et la grâce native de la femme. De tout cela, que restait-il? Des monstruosités, les "pauvres corps tordus, maigres, ventrus ou flasques",[1] de la vie moderne. Le contraste était terriblement saisissant.

Parmi toutes les formes du péché, ce fut sur l'amour charnel que Baudelaire déversa le plus amer de sa colère. Sans doute à cause du fond de jansénisme qui lui était resté de son enfance, aussi bien que des conséquences qui avaient résulté de ses propres excès, il ne put y voir que le mal. Pivot de la débauche moderne, l'amour lui apparaissait comme le signe de la réprobation divine, le châtiment d'un monde avorté. L'amour pur et sain, l'amour supérieur à la chair n'existait pas pour le poète. Tout, dans l'amour, était crime et haine; l'homme et la femme n'y goûtaient la volupté que parce qu'ils savaient y commettre le mal.[2]

---

1. Les Fleurs du Mal, V, p. 17.

2. "Moi, je dis: la volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. Et l'homme et la femme savent, de naissance, que dans le mal se trouve toute volupté." Journaux Intimes, "Fusées", p. 8.

Cet érotisme sombre se retrouve dans la définition même que Baudelaire donne de l'amour. Tel qu'il se le représentait, l'amour de l'homme pour la femme n'était pas autre chose que le besoin d'oublier son moi dans la chair extérieure.[1] Cet égoïsme conduisait invariablement au malentendu puis au combat, et l'acte de chair devenait alors une affaire de torture, une opération chirurgicale.[2]

La physique de l'amour étant abominable, selon Baudelaire la rêverie seule méritait d'être vécue. On comprend alors la réponse du poète à Mme Sabatier qui s'offrait à lui coeur, corps et esprit.[3] Ce qu'il demandait à

---

1. "C'est cette horreur de la solitude, le besoin d'oublier son moi dans la chair extérieure, que l'homme appelle noblement besoin d'aimer." Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", LVII, p. 69.

2. "Je crois que j'ai déjà écrit dans mes notes que l'amour ressemblait fort à une torture ou à une opération chirurgicale. Mais cette idée peut être développée de la manière la plus amère. Quand même les deux amants seraient très épris et très pleins de désirs réciproques, l'un des deux sera toujours plus calme, ou moins possédé que l'autre. Celui-là ou celle-là, c'est l'opérateur ou le bourreau; l'autre, c'est le sujet, la victime." Ibid., "Fusées", III, p.6

3. "Aussi je t'ai dit hier: Vous m'oublierez, vous me trahirez; celui qui vous amuse vous ennuiera. - Et j'ajoute aujourd'hui: Celui-là seul souffrira qui, comme un imbécile, prend au sérieux les choses de l'âme. Vous voyez, ma bien belle chérie, que j'ai d'odieux préjugés à l'endroit des femmes. - Bref, je n'ai pas la foi."..... "Je suis un peu fataliste. Mais ce que je sais bien, c'est que j'ai horreur de la passion, - parce que je la connais, avec toutes ses ignominies.." Tiré d'une lettre à Mme Sabatier le 31 août 1857: dans Porché, ouv. cit., p. 209.

l'amour de la femme, ce n'était que l'embaumement pour l'âme, la douceur pour le corps, la forme pour l'intelligence et la chaleur pour l'esprit; sensations qu'il s'empressait de transmettre dans son art.

A l'amour, Baudelaire préféra la prostitution. Pour le poète des correspondances, la notion de prostitution éveilla celle de charité, charité horrifiante et renversée mais charité tout de même, car elle aussi était le don de soi à tous. Il enleva à la prostitution ce qui relevait de la matière et ne la considéra que spirituellement, à l'état de concept. Sous cette forme, il la reconnut comme propre au génie et même à Dieu. L'art devenait prostitution parce que, mis à la portée de tous, il se faisait nombre. En Dieu, la prostitution se confondait avec la charité dans son expression la plus élevée.[1]

Baudelaire fut excessif dans son jugement de l'amour comme il le fut dans celui de la modernité. En effet, il alla jusqu'à penser que le mariage chrétien n'était qu'un désinfectant.[2] Toutes ces imprécations étaient gonflées de tristesse. Le poète ne pouvait se

---

1. "L'être le plus prostitué, c'est l'être par excellence, c'est Dieu, puisqu'il est l'ami suprême pour chaque individu, puisqu'il est le réservoir commun, inépuisable de l'amour." Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", LXVIII, p. 74.

2. "Ne pouvant supprimer l'amour, l'Eglise a voulu au moins le désinfecter, et elle a fait le mariage." Ibid., LII, p. 66.

faire à la pensée d'avoir été chassé du paradis terrestre, et il lui était impossible d'accepter la destinée humaine. Il en accusa tour à tour Dieu et l'homme. Comme la plupart des modernes, il avait abandonné l'idée d'un Dieu rédempteur. La Providence ne compatissait plus à nos maux car l'homme n'était plus digne d'être sauvé. De son côté, Dieu n'écoutait plus. Aux affres du désespoir, le poète se révolta.[1] Dieu refusait d'écouter sa prière, eh bien! Satan aurait pitié de lui.

---

1. Les Fleurs du Mal, "Les Litanies de Satan," p. 230.

CHAPITRE III

HANTISE DU DESORDRE

Baudelaire était né avec un besoin d'ordre et d'harmonie. Ses plus lointains souvenirs lui rappelaient le petit univers d'élégance de ses premières années où les vieux meubles Louis XVI, les gravures du Consulat, les pastels du 18e siècle avaient parlé à ses sens. Il n'avait pas oublié non plus le vieux monsieur aux cheveux blancs frisés et à la tenue impeccable qui, la canne à la main, le conduisait dans le jardin du Luxembourg vers l'âge de cinq ans. Tout enfant, il lui avait plu que sa mère fût bien mise, mais son sentiment esthétique avait été autrement intense que celui des bambins ordinaires. Trente ans plus tard, il se souvenait encore de l'émotion qui l'avait étreint chaque fois que sa mère s'était avancée dans un nuage de parfums. L'enfant sensuel, se

retrouvant dans l'homme, revoyait les ongles roses et les blanches mains de Caroline, entendait de nouveau le froufrou de ses jupes et le cliquetis des bijoux, et retrouvait les arômes de jadis ensevelis au fond de sa mémoire. Dans tout cela, Baudelaire avait trouvé la volupté, l'ordre et l'harmonie.

Sous la direction de Mariette, la servante "au grand coeur",[1] le ménage avait mené une vie douce et sereine. Il y avait bien eu quelques chocs d'idées surtout pendant les visites de Claude, mais les divergences de sentiments n'excluaient pas les manières. Si les passions vibraient sourdement de temps en temps, elles n'en ridaient pas la surface calme du bonheur familial.

Baudelaire garda ce besoin d'ordre et d'harmonie toute sa vie. Si, ses études terminées, on le vit dans les cafés de la rive gauche plus souvent qu'au sein de sa famille, c'est d'abord à cause du désaccord qui existait entre son beau-père et lui, et qui lui rendait le foyer paternel intolérable. Plus tard, si la vie lui devint amère, c'est en partie parce que sa vie à lui avait été empoisonnée par des désordres moraux et physiques que sa faiblesse lui avaient rendus insurmontables. Les désordres d'argent achevèrent de le déséquilibrer.

---

1. Les Fleurs du Mal, CX, p. 183.

Outre que ce sentiment d'ordre et d'harmonie lui était inné, Baudelaire, en disciple de l'infinie Beauté, ne pouvait avoir que de l'horreur pour tout dérèglement. A ses yeux, la Beauté était la majesté imposante d'une statue de pierre, et le désordre, "le mouvement qui déplace les lignes".[1]

Dans le désordre des moeurs, Baudelaire vit un attentat contre la Beauté. Il est vrai que le Péché qui y trônait transgressait la loi divine, mais, plus important encore pour le poète, c'était le Péché qui était responsable de la déformation esthétique du genre humain. Le monde n'apparaissait plus que laid, disproportionné et tumultueux.[2] La courtisane au visage fané sous le fard avait remplacé la beauté pure de la première femme, et les lovelaces glabres et chenus avaient succédé aux patriarches de l'univers. La nature elle-même n'était plus que "végétal irrégulier".[3] Le monde, au lieu de jouir d'une existence paisible, tournoyait follement aux accords d'un orchestre d'enfer.

---

1. Les Fleurs du Mal, "La Beauté", p. 34.

2. "L'Emeute, tempêtant vainement à ma vitre," Ibid., "Paysage", p. 149.

3. Ibid., "Rêve Parisien", p. 185.

On peut s'imaginer les souffrances du poète en face d'un tel tableau. Lui, l'artiste mystique qui cherchait partout la Beauté ne trouva que laideur et difformité. Sa sensibilité exagéra cette vision accablante et lui cacha les quelques sources où il aurait pu étancher sa soif d'ordre et d'harmonie. Le spectacle de sa propre vie gâchée par les dérèglements de sa jeunesse, acheva de le convaincre des terribles suites du désordre dans les moeurs.[1]

Les désordres dans l'hygiène aussi portaient en eux leurs peines. Non seulement Baudelaire savait qu'"après une débauche on se sent toujours plus seul, plus abandonné",[2] mais il apprit par expérience que la maladie s'attaque toujours à ceux qui osent aller contre la nature. Poe, De Quincey, et maintenant lui. Les ivresses de l'opium et du haschich qui l'avaient conduit à l'extase, petit à petit firent de ses nuits une suite presque ininterrompue de cauchemars. Il en vint à craindre le sommeil qui, de repos, était devenu

---

1. "Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
   Traversé çà et là par de brillants soleils;
   Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage
   Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils."
   Les Fleurs du Mal, "L'Ennemi", p. 25.

2. Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", CIX, p. 102.

gouffre,[1] et à maudire les réveils qui lui jetaient sa déchéance à la face.

Son désarroi physique et mental ne fit qu'augmenter par les tracas d'argent. Baudelaire n'était pas un homme pratique. Durant les premières années qui avaient suivi sa majorité, il avait laissé une large part de sa fortune glisser entre ses doigts sans se soucier du lendemain. Les résultats ne s'étaient pas fait attendre: un conseil judiciaire, puis le supplice de se voir en butte aux poursuites d'Arondel et de se trouver forcé de faire des emprunts aux amis pour éviter la famine à la fin du mois. Le travail aurait pu remédier à cet état de choses, mais outre que les oeuvres de Baudelaire demeuraient ou incomprises ou peu payées, il n'était pas fait pour le travail régulier. Il glanait, réfléchissait et n'écrivait qu'après avoir complètement mûri son sujet. Ses Fleurs du Mal ne furent publiées qu'après avoir été retouchées à maintes reprises, plusieurs années après qu'il en eût écrit les premiers vers. Malgré ses tracas d'argent, Baudelaire refusa de se servir de son art pour améliorer sa condition.

---

1. Les Fleurs du Mal, "Le Gouffre", p. 136.

L'enchevêtrement de toutes ses contrariétés et misères augmentèrent son aversion native pour le désordre. Maintes et maintes fois, il s'efforça de se faire une règle de conduite et d'équilibrer sa vie mais la maladie, l'impossibilité où il se trouvait de liquider ses dettes ainsi que la haine qu'il portait à tout ce qui sentait le bourgeois, rendirent ses tentatives vaines. Les projets de travail qu'il élabora presque de jour en jour vers la fin de sa vie n'en ont pas moins un accent de sincérité,[1] et le cri qu'il jeta ici et là dans ses Journaux Intimes est des plus émouvants.

---

1. "Fais, tous les jours, ce que veulent le devoir et la prudence. Si tu travaillais tous les jours, la vie te serait plus supportable. Travaille six jours sans relâche. Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", CXIII, p. 105.

   "Le travail engendre forcément les bonnes moeurs, sobriété et chasteté, conséquemment la santé, la richesse, le génie successif et progressif, et la charité." Ibid., CXVI, p. 110.

   "Je me jure à moi-même de prendre désormais les règles suivantes pour règles éternelles de ma vie: Faire tous les matins ma prière à Dieu, réservoir de toute force et de toute justice, à mon père, à Mariette et à Poe, comme intercesseurs;..... travailler toute la journée, ou du moins tant que mes forces me le permettront:..... faire, de tout ce que je gagnerai, quatre parts, - une pour la vie courante, une pour mes créanciers, une pour mes amis, et une pour ma mère; - obéir aux principes de la plus stricte sobriété, dont le premier est la suppression de tous les excitants, quels qu'ils soient." Ibid., p. 111.

L'antagonisme causé par les tendances natives et les aspirations raffinées de Baudelaire trouva sa solution dans son art. Là se retrouve la soif d'harmonie, de discipline et d'équilibre dont nous avons parlé. Là aussi, les efforts du poète toujours déjoués par son activité terrestre aboutirent au succès. Non seulement l'Invitation au Voyage répète ce goût de l'ordre à travers les âges,[1] mais l'oeuvre entière du poète est un hymne à l'harmonie et à la discipline, dignes compagnes de la Beauté.

---

1. "Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
   Luxe, calme et volupté."
   Les Fleurs du Mal, "L'Invitation au Voyage", p. 89.

CHAPITRE IV

LA FEMME: SALUT ET DAMNATION

Ce trouble de Baudelaire en face du péché se retrouve dans les sentiments qu'il nourrissait à l'égard de la femme et qui devaient faire de lui l'"homo duplex" que nous connaissons. L'homme nerveux, assoiffé de débauche fut aussi l'être épris d'amour pur, avide de tendresse et de caresses maternelles. Sur le plan spirituel, il ne demanda à la femme que le baume pour l'âme, la chaleur pour le coeur et l'inspiration qu'offre la beauté. Il la plaça donc sur un piédestal qui n'appartenait de plein droit qu'à un objet de culte, et la vénéra avec la ferveur d'un mystique.

En ce qui regarde le sensuel, le goût de Baudelaire pour le bizarre l'emporta sur tout autre. L'étrange,

le morbide et le macabre l'attiraient et le fascinaient. Les Sarah Louchette de la rive gauche lui offrirent une volupté inconnue jusqu'alors, volupté où se trouvaient et l'âcre saveur du péché et le trouble qui séduit. Les parfums de la femme, tout en le grisant, ouvraient la porte aux envolées poétiques, et, dans la débauche, Baudelaire découvrit une des figures de la Beauté, non la Beauté sereine et pure des Grecs, mais la face féminine de l'Autre, l'incarnation du Mauvais.

Les deux éléments du spirituel et du sensuel se révélèrent d'abord dans la passion de Baudelaire enfant pour sa mère. Charles aima sa mère non seulement parce qu'elle était bonne et belle et qu'elle le chérissait tendrement, mais aussi parce que ses parfums le subjuguaient. Jusqu'à la fin de sa vie, il associa au souvenir de Caroline l'arôme de la fourrure, qui avait été l'une de ses premières voluptés.[1] Pourtant, le spirituel eut une large part dans cet amour enfantin. Déjà mystique, le bambin reconnaissait dans sa mère l'idole à laquelle on se voue tout entier et pour la vie. Elle était celle qui ne pouvait faillir, encore moins trahir. Voilà pourquoi le réveil fut si brutal pour l'enfant. Sa soif de

---

1. "Le goût précoce des femmes. Je confondais l'odeur de la fourrure avec l'odeur de la femme. Je me souviens. Enfin, j'aimais ma mère pour son élégance. J'étais donc un dandy précoce." Journaux Intimes, "Fusées", XVIII, p. 27.

tendresse maternelle se vit refouler au fond de son coeur pour donner place à une rancune désespérée. Il continua de chérir sa mère mais comme l'on fait d'une personne aimée disparue à jamais. De sa petite enfance, Baudelaire garda la nostalgie des jours ensoleillés de Neuilly et de cet amour pur qui lui avait fait défaut.[1]

Dès sa sortie du collège, Baudelaire se lia avec les prostituées. Peut-être céda-t-il à un désir de liberté à outrance, résultat des années de discipline qu'il avait subies au lycée et du malentendu qui régnait au foyer paternel. Sans doute succomba-t-il aussi au désir de connaître le monde de la bohême et son bas romantisme. Le goût de la débauche s'ancra de plus en plus fortement en lui et devint une nécessité. Son penchant naturel à la sensualité s'accentua. Il en résulta une sorte d'asservissement à un amour érotique à l'extrême. Dès lors, pour Baudelaire, volupté devint synonyme de débauche. Plus la part du mal se faisait grande dans l'amour, plus

---

1. "Comme vous êtes loin, paradis parfumé,
Où sous un clair azur tout n'est qu'amour et joie,
Où tout ce que l'on aime est digne d'être aimé!
.....

L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
Est-il déjà plus loin que l'Inde ou que la Chine?
Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs,
Et l'animer encor d'une voix argentine,
L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs?"
Les Fleurs du Mal, "Moesta et Errabunda", p. 103.

intense était la volupté. Mais comme les sensations s'émoussent par la répétition, Baudelaire se trouva vite obligé de cultiver les bizarreries sexuelles vers lesquelles il était naturellement attiré. De plus en plus, le fouet de la perversité lui fut nécessaire pour lui permettre de franchir la barrière qui le séparait du monde de la volupté.[1]

C'est dans ses relations avec Jeanne Duval surtout que le poète trouva la réponse à son besoin d'émoi charnel. Son goût pour l'"étrange", ses expériences antérieures et son voyage à l'île Maurice l'avaient préparé à l'apparition de la mulâtresse. Le trouble qui le saisit, mélange d'érotisme et d'exostisme, lorsqu'il la vit pour la première fois, fut une sensation si forte qu'il se sentit pris de tremblement. Dans la maigreur nue du long corps brun, dans l'abondante toison où se jouaient les langueurs de l'Asie et les feux de

---

1. "Elle louche, et l'effet de ce regard étrange
Qu'ombragent des cils noirs plus longs que ceux d'un ange,
Est tel que tous les yeux, pour qui l'on s'est damné,
Ne valent pas pour moi son oeil juif et cerné.
.....

Elle n'a que vingt ans; la gorge, déjà basse,
Pend de chaque côté comme une calebasse,
Et pourtant, me traînant chaque nuit sur son corps,
Ainsi qu'un nouveau-né, je la tette et la mords;"
Les Fleurs du Mal, (Larousse, 1927) "Sarah dite Louchette", p. 193.

l'Afrique,[1] dans la poitrine d'éphèbe et la taille mince au-dessus des hanches évasées, il retrouva non seulement le bizarre mais presque le contraire du normal. Tout était contraste dans ce corps de femme. Il n'en fallait pas plus à Baudelaire. La mulâtresse devint la Vénus noire qui, en apaisant la soif, aiguillonne la passion.

Outre l'émoi charnel que lui apporta Jeanne, Baudelaire retrouva en elle les parfums, la douceur des vêtements de femme, le cliquetis des bijoux qui l'avaient séduit pendant sa petite enfance. C'était peut-être une parcelle de la maman de jadis qu'il retrouvait; c'était certainement sa passion pour l'"odor di femina". Mais plus important encore, dans ce long corps nu près du feu se cristallisait l'idéal de la Beauté tel que Baudelaire la concevait. Embellie de toutes sortes de prestiges par l'imagination du poète, Jeanne la théâtreuse disparaissait entièrement pour faire place à la Beauté voluptueuse et insensible, supérieure à toutes les morales. Les flammes qui se jouaient sur le corps brun de la mulâtresse ouvraient tout un monde à Baudelaire. Jeanne Duval lui apparaissait alors dans toute la beauté, la

---

1. "La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique!"
Les Fleurs du Mal, "La Chevelure," p. 42.

majesté et la froideur du Satan de Milton, et comme lui, elle touchait presque à la divinité. Le poète courbait le front et adorait.

Outre la vénération pour ce qu'il croyait l'aspect tangible de la Beauté, la rêverie baudelairienne sous l'influence de la Vénus noire eut pour éléments inséparables l'obsession des parfums et une vision de l'Orient entrevue jadis. Avec la mulâtresse, tous les paysages du voyage à l'île Maurice lui revinrent amplifiés et enivrants. Perdu dans les bras de sa maîtresse et grisé par les parfums de sa chevelure, il revoyait l'île aux "arbres singuliers" et aux "fruits savoureux",[1] le port fourmillant "de voiles, de rameurs, de femmes et de mâts".[2] Les parfums se joignaient aux sons et les sons, aux couleurs. Le résultat était un spectacle éblouissant où Baudelaire goûtait l'oubli d'une vie gâchée tout en rassasiant sa soif de beauté voluptueuse.

Le poète se rendait bien compte du charme fatal de Jeanne. De retour de ses extases, il était sans cesse frappé de la vulgarité de la négresse et de l'inanité de

---

1. Les Fleurs du Mal, "Parfum Exotique", p. 41.
2. Ibid., "La Chevelure", p. 42.

ses discours. Son tempérament de mégère hargneuse et quémandeuse aggravé par l'alcool devenait de plus en plus insupportable à Baudelaire. Le désordre de sa propre vie à lui qui n'avait soif que d'ordre et d'harmonie, lui semblait une déchéance insurmontable. Du fond de son gouffre, il criait vers la rédemption. Malheureusement, le poète ne put jamais briser avec la Vénus noire. Les rêveries qui résultaient de leur intimité lui étaient trop précieuses, et les extases qui faisaient de Jeanne la Beauté tangible trop nécessaires à son âme d'artiste. Il cacha son asservissement et le sentiment de sa déchéance sous les injures qu'il lui adressa dans un certain nombre de ses poésies,[1] mais il ne songea jamais à rompre définitivement avec elle.

Cependant Baudelaire ne cessa de rechercher l'intimité spirituelle qui répondrait à la conception mystique qu'il se faisait de la femme. Son idéal

---

1. "Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon coeur plaintif es entrée;
Toi qui, forte comme un troupeau
De démons,.....
.....

-Infâme à qui je suis lié
Comme le forçat à la chaine,

.....
- Maudite, maudite sois-tu!"
Les Fleurs du Mal, "Le Vampire", p. 54.

féminin, c'était l'être doux et tendre qui lui verserait le réconfort et l'inspiration nécessaire à son art, et qui le conduirait sur la "route du Beau." Il ne découvrit jamais cet idéal, car une telle perfection n'existe pas sur la terre, mais il ne put s'empêcher d'orner maintes figures de femmes des attributs de sa conception mystique. Ces attributs lui semblant indispensables dans la femme, il lui fallut les concevoir là où ils n'existaient pas.[1]

La première de ces âmes spiritualisées fut la mystérieuse J.G.F. dont personne ne perça jamais l'anonymat. Certains critiques ont cru reconnaître en elle Jeanne Duval, mais outre que la mulâtresse n'aurait jamais compris les vers de "Héautontimorouménos", rien ne donne à penser qu'elle ait jamais détaché ses regards du rhum blanc des Antilles pour les diriger vers le Ciel.[2] De plus, sa vulgarité lui interdit à jamais l'accès à aucune intimité spirituelle avec son amant. J.G.F. fut sans doute

---

1. "La femme est fatalement suggestive; elle vit d'une autre vie que la sienne propre; elle vit spirituellement dans les imaginations qu'elle hante et féconde." Les Paradis Artificiels, (Alphonse Lemerre, Paris) "A J.G.F.", p. 148.

2. "Mais ce n'est pas à une morte que je dédie ce petit livre; c'est à une qui, quoique malade, est toujours active et vivante en moi, et qui tourne maintenant tous ses regards vers le Ciel, ce lieu de toutes les transfigurations...." Ibid., p. 148.

une de ces femmes foncièrement bonnes qui, pour une raison ou pour une autre, suivent pas à pas les hommes sur la pente des plaisirs défendus. Pleines de pitié pour leurs frères égarés, elles leur prodiguent les soins que nécessitent leur état, aussi prêtes à donner l'absolution à l'âme qu'à réconforter le corps.[1]

Les deux Marie, Marie X et Marie Daubrun, que Baudelaire connut vers 1854, le rapprochèrent davantage de cet idéal du féminin. D'elles, il obtint le secours moral, l'inspiration et l'oubli, cette fois sans dégradation et sans remords. De plus, ces femmes, toutes deux objet d'un culte presque divin, devinrent la source d'une dévotion incorporelle et mystérieuse.[2] Le besoin d'amour

---

1. "Tu verras dans ce tableau un promeneur sombre et solitaire, plongé dans le flot mouvant des multitudes, et envoyant son coeur et sa pensée à une Electre lointaine qui essuyait naguère son front baigné de sueur et rafraîchissait ses lèvres parcheminées par la fièvre; et tu devineras la gratitude d'un autre Oreste dont tu as souvent surveillé les cauchemars, et de qui tu dissipais, d'une main légère et maternelle, le sommeil épouvantable." Les Paradis Artificiels, "A J.G.F.", p. 148.

2. "Vous serez désormais mon talisman, ma force... Par vous, Marie, je serai fort et grand. Comme Pétrarque, j'immortaliserai ma Laure. Soyez mon Ange gardien, ma Muse et ma Madone, et conduisez-moi dans la route du Beau." Porché, ouv. cit., p. 193.

mystique l'emporta sur sa soif de volupté.[1]

C'est avec Mme Sabatier que l'intimité spirituelle que demandait et qu'offrait Baudelaire fut la plus complète. Il reporta sur elle, plus que sur toute autre femme, les grâces et les perfections dont il avait orné son idéal de Beauté féminine. Mme Sabatier devint une image rectifiée, embellie, divinisée. La réalité disparut derrière le rêve.

Mme Sabatier était l'antithèse de tout ce qui jusqu'à présent avait attiré le poète. Plutôt grassouillette, très blonde, elle débordait de santé et de gaieté. Baudelaire, qui avait chanté les charmes de la maigreur et le trouble que lui causaient l'ambre et le brun, fit de cette femme l'image de son Bien idéal. Il loua l'ordre et la perfection qui régnaient dans sa beauté physique, et non pas les attraits que cette beauté pouvaient avoir pour les sens. Dès lors, ce fut la magie blanche au lieu de la Vénus noire qui créa les parfums dans la musique[2]

---

1. "Amante ou soeur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant."
Les Fleurs du Mal, "Chant d'Automne", p. 96.

2. "O métamorphose mystique
De tous mes sens fondus en un!
Son haleine fait la musique,
Comme sa voix fait le parfum!"
Ibid., "Tout Entière", p. 69.

et le chant dans l'arôme. De cette époque date aussi l'effort presque constant de Baudelaire pour se fondre en la divinité adorée. S'il cherchait encore un refuge moral, lui dédiant jusqu'à ses remords, il se la représentait de plus en plus mystique et désincarnée. Ses Yeux seuls lui montraient la voie.[1] Le poète, croyant ne plus faire qu'un avec la divinité, se sentit sauvé.

Au moment où Baudelaire croyait caresser un Idéal qui ne serait jamais atteint par la banalité de la vie, il se trouva tout à coup devant une femme de chair, sans mystère, d'une fibre aussi grossière que les autres. Lui, qui avait toujours offert ses vers à Mme Sabatier sous le sceau de l'anonymat et qui avait constamment insisté sur la qualité mystique et désintéressée de son amour,[2] fut des plus déçus lorsque la déesse blanche redevint femme. Certains auteurs semblent croire que Mme Sabatier fut la "maîtresse d'une heure"; d'autres,

---

1. "Ils marchent devant moi, ces Yeux pleins de lumière
Qu'un Ange très-savant a sans doute aimantés;
.....
Me sauvant de tout piège et de tout péché grave,
Ils conduisent mes pas dans la route du Beau;"
Les Fleurs du Mal, "Le Flambeau Vivant", p. 72.

2. "Je suis simplement heureux pour le moment présent de vous jurer de nouveau que jamais amour ne fut plus désintéressé, plus idéal, plus pénétré de respect que celui que je nourris secrètement pour vous....."
François Porché, Baudelaire et la Présidente, (Editions du Milieu du Monde, Genève, 1941) p.175.

que Baudelaire prit la fuite. Ce qui est certain, c'est que l'entrevue, si entrevue il y eut, n'eut pas de lendemain. Le charme rompu, la déesse rejoignit ses compagnes au bas du piédestal brisé.

Après cet épisode, Baudelaire cessa de croire à la rédemption par la femme et revint aux théories dédaigneuses du dandy et de l'homme de plaisir. Toute sa vie d'ailleurs, à cause même de cette conception mystique qu'il s'était faite, le poète n'eut que mépris pour la femme telle qu'il la voyait. Bien qu'il lui demandât la volupté, il ne put lui pardonner d'être charnelle sans repentir, alors que pour lui la jouissance physique était toujours accompagnée de dégradation. Comment expliquer ce phénomène sinon que la femme était "naturelle" au lieu de "dandy"?[1] Il semblait à Baudelaire qu'elle ne valait que par son corps, et que l'attrait physique enlevé il ne lui restait que bêtise et sottise. Son babillage lui était insupportable et il ne manqua pas de le dire à ses madones mêmes.[2] Il se montra encore plus dur à l'égard des jeunes filles.

---

1. "La femme est naturelle, c'est-à-dire abominable. Aussi est-elle toujours vulgaire, c'est-à-dire le contraire du Dandy." Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", XXVII, p. 48.

2. "Sois charmante et tais-toi!" Les Fleurs du Mal, "Sonnet d'Automne", p. 106.

Plusieurs éléments contribuèrent à faire de Baudelaire un poète misogyne. Ce qu'il se plut à appeler la trahison de sa mère lui enleva toute confiance dans le sexe féminin et l'aigrit alors qu'il était encore très jeune. Ses relations avec les filles de la rive gauche lui firent connaître ce qu'il y a de plus vil dans l'amour de la femme. Le dévergondage de Jeanne, le désordre qu'elle apporta dans la vie du poète aussi bien que l'asservissement auquel il était condamné par sa propre nature, le convainquirent de la déchéance qu'apportait invariablement l'intimité physique avec la femme. Mais plus que tout autre chose, l'idéal de beauté féminine surhumaine et sans tache qu'il chercha toute sa vie lui ferma les yeux à la réalité. Parce qu'il lui fut impossible de découvrir une telle perfection et que par conséquent il n'eut d'autre ressource que d'orner les figures de sa connaissance des reflets de son imagination, il lui fallut vivre d'un rêve dont les réveils ne pouvaient être que brutalement décevants. Ce besoin d'esthétique, indispensable à l'homme comme à l'artiste, lui fit haïr profondément et sans relâche tout ce qui pouvait y porter atteinte. La femme qui, selon Baudelaire, n'avait de valeur que par ses attraits physiques, devint donc une

des cibles préférées de ses sarcasmes. S'il avait pu reconnaître dans la femme l'être faible mais capable d'une tendresse forte et stable, peut-être aurait-il réussi à équilibrer sa vie.

CHAPITRE V

AUX PRISES AVEC LA VIE QUOTIDIENNE

Baudelaire résuma l'attitude de plusieurs modernes envers la vie. Sentiment d'une déchéance insurmontable, inertie de la volonté, défaitisme, se retrouvèrent en lui dans leur expression la plus absolue.

Autour de lui, il ne vit que malentendu et corruption. L'homme taré par le péché, s'abandonnait à la maladie incurable et avilissante; la femme, jalouse de l'Art, enviait les effusions spirituelles qu'elle ne comprenait pas,[1] la foule, brutale et perverse, ne

---

1. "Et je me soûlerai de nard, d'encens, de myrrhe,
De génuflexions, de viandes et de vins,
Pour savoir si je puis dans un coeur qui m'admire,
Usurper en riant les hommages divins!"
<u>Les Fleurs du Mal</u>, "Bénédiction", p. 9.

marchait plus "que par le malentendu".[1] A l'encontre des romantiques, la Nature lui était tout à fait indifférente quand elle ne le faisait pas souffrir.[2] S'il levait les yeux il n'entrevoyait qu'un ciel vide ou un Dieu impitoyable et sourd. Il ne lui restait donc que la création avortée qu'est l'existence humaine.

C'est alors que la vie quotidienne lui apparut dans toute sa monotonie. Matin, midi et soir, c'était la même tyrannie de la face humaine. Les mêmes bavardages ineptes retentissaient constamment et les mêmes actes stupides et ennuyeux, pour ne pas dire dégradants, se répétaient de jour en jour sans jamais varier. Une existence de forçat, sans espoir comme sans issue,[3]

---

1. "Le monde ne marche que par le malentendu. C'est par le malentendu universel que tout le monde s'accorde. Car si, par malheur, on se comprenait, on ne pourrait jamais s'accorder." Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", XCIX, p. 95.

2. "Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil! L'étude du Beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu." Baudelaire, Petits Poèmes en Prose, (Alphonse Lemerre, Paris) "Le Confiteor de l'Artiste", p. 9.

3. "L'Espérance qui brille aux carreaux de l'Auberge
Est soufflée, est morte à jamais!....
Les Fleurs du Mal, "L'Irréparable", p. 91.

telle était la destinée de l'homme selon Baudelaire. Mais fatalité plus inexorable, l'homme était condamné à traîner du berceau à la tombe, la chimère écrasante du bonheur. Nul répit, nulle merci! Les mirages pouvaient succéder aux mirages, la pauvre bourrique humaine courait toujours.[1] A quoi servait donc la vie? A rien, répondait Baudelaire. Ce n'était qu'un spectacle horrible et inutile. Voulant se retrancher dans l'insensibilité et l'indifférence, il affecta la froideur et le flegme. Dans les restaurants à la mode, aux dîners de Mme Sabatier, comme dans les bals, on le voyait à part, muet, impassible, occupé, disait-il à regarder "goinfrer et valser les têtes de morts."[2]

Dès l'âge de 26 ans, Baudelaire se plaignit de dépressions qui annihilaient sa volonté. Cet état de fatigue et de dégoût aussi ancien que son expérience elle-même, commença au collège. Sa brouille avec son beau-père, le souvenir nostalgique de l'Inde, les déboires de sa vie aggravèrent cette morbidité jusqu'à en faire

---

1. Petits Poèmes en Prose, "Chacun sa Chimère", p. 16.

2. "A Monselet qui, un soir, dans un de ces bastringues, lui demandait: "Qu'est-ce que vous faites là?" il répondit: Je regarde passer des têtes de mort." Porché, La Vie douloureuse de Baudelaire, p. 261.

un sentiment de défaitisme absolu et de passivité complète.[1] Cependant, il en souffrait horriblement. Sa sensibilité d'homme nerveux et mystique ne pouvait croire que la vie n'était qu'un carnaval macabre. Sûrement, ailleurs, il y avait autre chose. Mais quoi?

S'il est vrai que Baudelaire se plut à mystifier le bourgeois par mépris pour sa sotte suffisance et son optimisme béat, maintes fois aussi sa vulnérabilité le laissa en proie à l'incertitude la plus déconcertante. Existait-il une Providence qui veillait sur l'homme et qui lui ménageait le calme et la tempête, ou Dieu se moquait-il de l'humanité dégénérée? La Mort était-elle la fin de tout, le Néant si ardemment désiré, ou "le portique ouvert sur les Cieux inconnus"?[2] Mais Baudelaire n'avait pas la foi, aussi hésita-t-il à plusieurs reprises entre le respect le plus profond et une révolte des plus blasphématoires.

C'est qu'il était faible, infiniment, désespérément faible. En tout ce qui n'était pas Art, son esprit vacillait constamment. Tout enfant, il s'était

---

1. "Et à quoi bon exécuter des projets, puisque le projet est en lui-même une jouissance suffisante?" Petits Poèmes en Prose, "Les Projets", p. 66

2. Les Fleurs du Mal, "La Mort des Pauvres", p. 238.

vu pris entre l'horreur de la vie et l'extase de la vie.[1] Cette dernière devait l'emporter. L'idéal que Baudelaire portait en lui était trop grand pour qu'il pût être satisfait des choses réelles. Il cherchait sans cesse, inconsciemment, l'idéal concret qui correspondrait à ses aspirations, et quand, comme cela devait arriver, il ne le trouva pas, il refusa d'accepter aucun compromis. Son rêve de bonheur devint un rêve fait d'exclusion. Puisqu'il lui était impossible de pétrir la réalité à sa guise, il l'excluerait de tout. Le résultat fut un désaccord complet entre le monde qu'il entrevoyait comme poète mystique et les choses extérieures.

Si l'on considère Baudelaire dans son caractère de poète-génie perdu dans la recherche de ce qu'il nommait la Beauté, on comprend que les choses matérielles ne pouvaient l'intéresser. Elles lui étaient absolument nécessaires car elles signifiaient quiétude, ordre, équilibre et harmonie.[2] Mais comme but ou nécessités auxquelles il lui fallait pourvoir lui-même, elles devenaient l'entrave qui rattachait l'esprit à la matière,

---

1. "Tout enfant, j'ai senti dans mon coeur deux sentiments contradictoires: l'horreur de la vie et l'extase de la vie. C'est bien le fait d'un paresseux nerveux." Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", XCV, p. 92.

2. "Quand donc, écrit-il, aurai-je un valet de chambre et un cuisinier et un ménage?... Je suis absolument las de la vie de gargote et d'hôtel garni, cela me tue et m'empoisonne...." Porché, La Vie douloureuse de Charles Baudelaire, p. 181.

et l'empêchait de s'élancer dans l'espace. C'est pourquoi Baudelaire que la gêne perpétuelle sous laquelle il se débattair mettait hors de lui, ne pouvait se plier aux exigences de la vie pratique. Il savait ses finances dans un état pitoyable, mais il lui était impossible d'abandonner son idéal pour y mettre ordre. A son avis, en tant qu'artiste, les choses matérielles lui appartenaient de droit, et il n'avait pas à s'en occuper. Malheureusement, désir n'est pas réalité; et Baudelaire se vit condamné à passer sa vie dans un chaos d'embarras financiers inextricables. Pour en sortir, il lui aurait fallu faire de sa muse une muse vénale,[1] chose qui lui était insupportable.

L'Art pour lequel il se condamnait à cette existence de paria aurait dû lui apporter le réconfort et l'oubli. Hélas! Baudelaire s'était assigné un idéal trop élevé pour un simple mortel, et même pour un génie. La Beauté qui était pour lui la perfection absolue, le complément de tout ce qu'il y a de beau et de bon, était aussi la pierre froide et impassible sur laquelle on se

---

1. "Il te faut, pour gagner ton pain de chaque soir,
Comme un enfant de choeur, jouer de l'encensoir,
Chanter des Te Deum auxquels tu ne crois guère,..."
Les Fleurs du Mal, "La Muse Vénale", p. 23.

meurtrit.[1] Elle resta sourde à ses prières comme à ses larmes.[2] Il s'efforça d'atteindre le monde idéal qu'il entrevoyait et de le mettre dans ses vers, mais il ne réussit jamais à l'interpréter comme il l'aurait voulu. Il lui aurait fallu être un dieu. Ce fut là sa plus amère déception. Malade et découragé il se mit à douter de lui-même et conçût une véritable terreur d'écrire. De ce mécontentement perpétuel dans son Art comme dans sa vie, Baudelaire développa un romantisme d'amertume et il sombra enfin dans le "taedium vitae" le plus complet.

L'élément initial de ce spleen fut la conscience d'une vie séquestrée et circonscrite où l'homme se débat seul contre sa destinée. Le monde était devenu une geôle,[3]

---

1. "Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre,
Et mon sein, où chacun s'est meurtri tour à tour,
Est fait pour inspirer au poète un amour
Eternel et muet ainsi que la matière."
Les Fleurs du Mal, "La Beauté", p. 34.

2. "Je suis le dernier et le plus solitaire des humains, privé d'amour et d'amitié, et bien inférieur en cela au plus imparfait des animaux. Cependant je suis fait, moi aussi, pour comprendre et sentir l'immortelle Beauté! Ah! Déesse! ayez pitié de ma tristesse et de mon délire!"
Mais l'implacable Vénus regarde au loin je ne sais quoi avec ses yeux de marbre." Petits Poèmes en Prose, "Le Fou et la Vénus", p. 18.

3. Les Fleurs du Mal, "Spleen", p. 121.

une marmite dont le ciel formait le couvercle noir.[1] Avec l'automne, saison de pluies et de brouillards, cette sensation s'aggravait jusqu'à prendre la forme d'une torpeur paralysante. Pendant des jours entiers, Baudelaire restait au coin du feu incapable d'écrire un seul vers. L'atmosphère humide et angoissante des jours précurseurs de l'hiver semblait avoir glacé son âme. Il ne voyait ni n'entendait que l'averse qui battait la vitre, le rabâchage de l'horloge qui donnait sur les nerfs, et la bûche qui sifflait dans l'âtre. Et les "longs corbillards, sans tambour ni musique",[2] de se succéder sans interruption au fond de son coeur. C'est cette même atmosphère avec ses couleurs grises, ses sons déchirants dans leur monotonie et son avant-goût du sépulcre que Baudelaire exprima dans ses Fleurs du Mal.

Poète de la nostalgie, il voulut aussi fuir loin des réalités quotidiennes. Fuir, où?... "N'importe où! n'importe où! cria-t-il fou de désespoir, "pourvu que ce soit hors de ce monde."[3] En effet, que lui importait où il irait pourvu qu'il pût enfin goûter au repos complet et à l'insensibilité totale.

---

1. Les Fleurs du Mal, "Le Couvercle", p. 128.
2. Ibid., "Spleen", p. 121.
3. Petits Poèmes en Prose, "Anywhere out of the World", p. 134.

L'ennui de Baudelaire était un sentiment si absolu qu'il devint infini pour ne pas dire immortel.[1] Reconnaissant son importance dans sa vie à lui comme dans celle de beaucoup d'autres, il lui donna la première place dans les Fleurs du Mal,[2] tout comme il mit l'hymne à la mort, l'aboutissement final de l'ennui, à la fin.[3]

---

1. "L'ennui, fruit de la morne incuriosité
   Prend les proportions de l'immortalité."
   Les Fleurs du Mal, "Spleen", p. 118.

2. "Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
   Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
   Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants
   Dans la ménagerie infâme de nos vices,

   Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde!
   Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
   Il ferait volontiers de la terre un débris
   Et dans un bâillement avalerait le monde;

   C'est l'Ennui!....."
   Ibid., "Préface", p. 5.

3. "O Mort, vieux capitaine, il est temps! levons l'ancre!
   Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!
   Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
   Nos coeurs que tu connais sont remplis de rayons!

   Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte!
   Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
   Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe?
   Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau!
   Ibid., "Le Voyage", p. 249.

#

Malgré ce profond dégoût de la vie sous toutes ses formes, Baudelaire ne s'est jamais complètement abandonné. Ses aversions le conduisirent petit à petit à la révolte, sentiment si puissant qu'il accapara son existence entière. Cet artiste hypersensible cacha son véritable moi sous le masque du poseur élégant. En l'enlevant à la terre, les paradis artificiels - autre forme de révolte - le rapprochèrent du surnaturel et lui fournirent le libre essor dont son esprit était avide. Grâce à ce monde qu'il se créa autour de lui, Baudelaire, en réagissant contre ces aversions, en aggrava encore la violence et le caractère désespéré.

CHAPITRE VI

REVOLTE PAR LE DANDYSME

Peu d'artistes ont été plus las de la banalité et de la laideur des réalités quotidiennes que Baudelaire. Son dédain du monde et son culte d'idéal prit finalement la forme d'une réaction complexe: le dandysme. Au contraire de la foule qui va où le vent la pousse et qui applaudit ou siffle selon les ordres qu'elle a reçus, le dandy pense par lui-même, agit pour lui-même et vit pour lui-même. Peu lui importe ce qui se passe dans la conscience des autres, la sienne seule l'intéresse. Il n'est pas question de théories humanitaires, de progrès social ou de bienfaisances publiques. La multiplicité disparaît; la valeur s'attache à l'individu seul. Celui-ci, les yeux tournés vers lui-même, s'examine scrupuleusement, rectifie, corrige et embellit, et cela pour sa propre satisfaction, Il désire la perfection pour lui-même.

Cette attitude individualiste soumet le dandy au maître le plus sévère qui soit, lui-même. Aussi le culte qu'il se voue comprend-il toutes les phases de son existence physique et morale. En tout temps et en toutes occasions, ses gestes doivent être lents, rares et sobres. Il lui faut pratiquer une politesse méticuleuse envers tous, car c'est ainsi qu'on proteste contre la vulgarité de la foule. Aucune récrimination, aucun enthousiasme, mais la froideur et l'impassibilité comme point de mire.

Son vêtement même doit refléter la discipline de l'âme. Au milieu de la nuit comme en plein jour, dans son for intérieur comme en public, il lui faut une mise impeccable. Peu importe les décrets de la mode; il est même préférable qu'il s'habille selon ses propres goûts pourvu qu'il ait constamment sous les yeux le modèle des oeuvres d'art. Le point capital, c'est qu'il ne faut pas faillir à la distinction irréprochable, signe d'une maîtrise de soi complète. La simplicité absolue dans le vêtement est toutefois de rigueur, car, par là, on démontre la supériorité de son esprit.

Le domicile du dandy est soumis aux mêmes lois. Là, l'ordre et l'harmonie doivent accompagner un luxe sobre. Une maison, intelligemment décorée, des tableaux et des meubles artistiquement disposés et d'une riche simplicité fourniront l'atmosphère qui convient aux

rêveries fructueuses. Ces dernières jouent un rôle important dans la vie du dandy car, voué à la perfection de lui-même, il doit chercher par tous les moyens possibles à enrichir son esprit. Au lieu de sentimentalités niaises, il lui faut se nourrir de pensées métaphysiques et d'effusions spirituelles que permet seule une méditation sérieuse au milieu d'un décor reposant. De même, entouré de beauté sobre, le coeur tendra davantage vers le sublime.

Issu d'un sentiment de révolte et d'opposition, le dandysme s'attaque donc à tout ce qui est commun et vulgaire. De là, l'antipathie pour la foule. Le dandy se tient constamment à l'écart. S'il lui arrive d'être mêlé au public, il se contente de jouer le rôle de spectateur. Solitude, multitude: les termes lui sont synonymes, l'une aussi riche en rêveries que l'autre.[1] Amour, amitié, rôle social, ne lui sont ni source de joie ni tristesse. Le dandy refuse de laisser le monde empiéter sur ses droits et à cette fin, il ne fait nombre avec lui que mystiquement. Le goût de la mystification et de la contradiction lui étant une autre façon de démontrer son individualité et sa supériorité sur le vulgaire, le

---

1. "Multitude, solitude: termes égaux et convertibles par le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude ne sait pas non plus être seul dans une foule affairée." Petits Poèmes en Prose, "Les Foules," p. 30.

dandy ne manque jamais l'occasion d'ébahir les badauds. Dans sa toilette comme dans ses propos, l'originalité l'emporte sur tout autre considération.

En accaparant ainsi toutes les phases de l'existence humaine et en régissant l'individu comme prêtre et comme victime, le dandysme devient une religion qui confine au spiritualisme et au stoïcisme. Si l'individu se soumet à l'exactitude inflexible en tout, c'est afin de fortifier sa volonté et de discipliner son âme, et par ce moyen, démontrer sa supériorité intellectuelle et morale. Si, accablé et souffrant, il s'isole dans sa misère et refuse de crier sa peine, c'est afin de s'assurer l'empire de l'esprit sur les sens. Tel le loup d'Alfred de Vigny, il lui faut se roidir sous les coups et mourir sans se plaindre. Que l'on s'imagine l'effort qu'une telle conduite doit coûter aux hommes fougueux, pleins de passion et d'ardeur, et l'on comprendra que le dandysme est une religion des plus austères, un anéantissement de l'être le plus entier qui soit. Son dieu, c'est le dandy lui-même. Son paradis, l'Eden négatif que l'on atteint quand on a survécu à toutes les illusions et que l'on ne demande plus rien à la vie.

Baudelaire fit de cette religion individualiste sa doctrine du progrès personnel. Au contraire de ceux

qui ne cessaient de vanter les avantages de la machine et la nécessité de pourvoir aux besoins matériels de l'humanité, il voulut se défaire du mal dans l'homme. A son avis, tel était le rôle du dandysme. Par sa morale stoïque qui affermissait la volonté et annoblissait l'homme en le rendant capable d'héroïsme, et aussi par l'effort continuel vers la perfection qui élevait l'âme jusqu'au sublime, la nature humaine se trouvait corrigée et embellie. L'homme abandonnait le vulgaire, le laid, et le matériel pour se tourner vers le Beau et le Bien. Là se trouvait le progrès, pas ailleurs; progrès que chacun devait accomplir pour soi-même.

Cet idéal sous les yeux, Baudelaire, qui se savait faible, anxieux, tiraillé par les désirs de la chair, voulut créer un Baudelaire fort et résolu, un être surhumain inaccessible aux atteintes du mal comme aux morsures de l'existence humaine. A cet effet, il s'efforça de vivre constamment devant un miroir. Ses faiblesses et ses fautes reflétées avec impartialité le mettaient dans l'obligation de se corriger.

Comme tous les dandies, Baudelaire se voua au culte de lui-même. En tout temps et en tous lieux, on ne lui vit jamais qu'une mise impeccable. "Pas un pli de son habit qui ne fût raisonné", a noté Charles

Cousin. Le Vavasseur l'appelait "Byron habillé par Brummel."[1] Même dans les jours de misère et de maladie, Baudelaire garda le goût du linge blanc, et si celui-ci manquait, il restait au lit ou enfermé dans sa chambre. Son costume, inspiré d'oeuvres d'art et de Brummel, était le suivant: habit noir en queue de sifflet, gilet de casimir noir conforme au dessin qu'il avait fait lui-même, pantalon de drap fin tire-bouchonnant, souliers lacés et bas noirs en hiver, escarpins et bas blancs en été, le tout surmonté d'un chapeau haut de forme et évasé du bas. Plus tard, il porta une vareuse de coupe élégante aux coudes quelquefois élimés, une cravate lâche sous un large col de chemise rabattu, "une vraie toilette de guillotiné". Et à en croire les malicieux Goncourt, ses mains étaient"lavées, soignées, écurées comme des mains de femme".[2]

De son enfance et de ses promenades avec son père, Baudelaire avait gardé le goût d'une politesse méticuleuse.envers tous. Cette politesse parut excessive

---

1. "De même, Catulle Mendès, qui connut le poète à la Revue fantaisiste, le premier journal des Parnassiens, passage des Panoramas, (alors passage Mirès), appelle Baudelaire S. Em. Mgr Brummel." Porché, La Vie douloureuse de Charles Baudelaire, p. 212.

2. Ibid., p. 212.

à plusieurs surtout quand elle s'adressait à des êtres comme Jeanne Duval,[1] mais il ne s'en départit jamais. Même sous l'influence de la colère, il ne manquait pas de cingler son adversaire d'insultes les plus injurieuses en termes polis, d'un ton froid et mesuré.[2] Théophile Gautier a noté ses gestes lents, sobres et harmonieux, "rapprochés du corps", et cette fameuse "froideur britannique" qui lui fit tant d'ennemis.

Tout à son désir de perfection, Baudelaire aurait voulu que son logis reflétât son dandysme. Il s'efforça de donner la préséance à l'Art et à la Beauté, mais la présence de Jeanne et sa vulgarité, les nombreux déménagements, les saisies de meubles ainsi que les multiples articles relégués au mont-de-piété chassèrent l'idéal. Heureusement la fiole de laudanum effaçait l'horrible réalité.

---

1. "L'accès des coulisses est libre. Baudelaire pourrait s'y rendre, mais l'éducation l'emporte sur son impatience. Même avec cette négresse, ou plutôt surtout avec elle, car c'est là le piquant, il se pliera aux usages: pour ce soir, l'envoi d'un bouquet... Aux fleurs, il joint un billet par lequel il sollicite pour le lendemain d'être admis à l'honneur, etc...." Porché, La Vie douloureuse de Charles Baudelaire, p. 79.

2. "Veuillez agréer, Monsieur, la somme exacte des respects que les convenances me commandent de vous accorder." Baudelaire, Correspondance I (1841-1863), (Editions de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1933) "A Monsieur Olivier", le 18 août 1852, p. 63.

Sur le plan spirituel, Baudelaire parla de sanctification - pour lui-même. Il voulut être un grand homme, mais selon les mêmes règles.[1] Ce que pensaient de lui les autres ne l'intéressait nullement. Son juge, c'était Charles Baudelaire, juge inexorable s'il en fut jamais.

Poursuivant la perfection en tout, il essaya de pousser à l'ultime l'effusion spirituelle dans la rêverie. Grâce aux paradis artificiels, un monde nouveau lui fut ouvert où la Beauté régnait en maîtresse. Elle devint si réelle aux yeux du poète que ses attributs, les parfums, les sons et les couleurs se confondirent en correspondances enchanteresses. Le dandy qu'était Baudelaire touchait à la Beauté parfaite.

A cause de cette importance de la perfection dans les fonctions de l'esprit, Baudelaire ne cessa d'insister sur le rôle du choix et de la réflexion dans les oeuvres littéraire. Il se défiait de l'inspiration et refusait d'accepter l'instinct du poète comme base de travail. Au contraire, il fallait réfléchir longtemps

---

1. "Avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même." Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", LXIV, p. 72.

   "Etre un grand homme et un saint pour soi-même, voilà l'unique chose importante." Ibid., LXXIV, p. 78.

avant d'écrire; une oeuvre d'art ne pouvait être jetée sur le papier sans avoir été mûrie.[1] Ses oeuvres à lui ne furent jamais bâclées. Malgré la maladie et la misère, il les corrigea et les retoucha, et ne les offrit au public que lorsqu'elles lui semblaient parfaites.

Pour se montrer digne adepte du dandysme et par ce que la froideur lui était naturelle, Baudelaire adopta le stoïcisme comme ligne de conduite. Son âme trop sensible avait peur de se laisser deviner. Il se savait méprisé, mais il était inutile de se montrer l'artiste épris d'idéal qu'il était en réalité: la foule ne le comprendrait pas. Il enfouit ses aspirations au fond de lui-même, et se montra tout autre qu'il n'était. Il réussit si bien que ni sa mère ni ses amis ne purent jamais dégager son véritable visage sous le masque ricanant ou fermé qu'il affectait. Au lieu des lamentations amoureuses mises à la mode par les romantiques, Baudelaire se revêtit de dignité et de réserve. Il rentra ses

---

1. "Rien de plus impertinent ni de plus bête que de parler à un grand artiste, érudit et penseur comme Delacroix, des obligations qu'il peut avoir au dieu du hasard..... Il n'y a pas de hasard dans l'art, non plus qu'en mécanique. Une chose heureusement trouvée est la simple conséquence d'un bon raisonnement,....." Baudelaire, Curiosités Esthétiques, (Alphonse Lemerre, Paris) "Salon de 1846", p. 98.

larmes et ne tint compte de ses sanglots qu'autant qu'il le fallait pour rendre son art plus humain et plus émouvant.[1] De plus en plus isolé, par tempérament aussi bien que par dandysme, il développa ce sentiment jusqu'à ce qu'il sût être seul au milieu de la foule.

Si l'esprit de contradiction et de mystification fut la contribution du dandy dans le caractère de Baudelaire, celui-ci mérita bien de porter ce titre. Nul plus que lui ne s'est efforcé de mystifier le vulgaire. Par sa mise et ses gestes, par ses boutades outrancières et ses plaisanteries macabres il réussit à se faire voir tout autre qu'il n'était. Il commença ainsi une de ses conférences: "Un jour que je m'amusais à battre une vieille femme".... A un propriétaire qui se plaignait du tapage, il répondit: "Je fends du bois dans mon salon, je traîne ma maîtresse par les cheveux, cela se passe ainsi partout." Malheureusement, cette manie devint d'un comique plutôt triste, lorsque vieilli, usé et malade, il se fit passer pour correcteur de livres obscènes et pour assassin de son père, et qu'on le crut.

Grâce au maquillage animique qu'il adopta, il

---

1. "Sentiment de solitude, dès mon enfance. Malgré la famille, et au milieu des camarades, surtout, - sentiment de destinée éternellement solitaire." Journaux Intimes, "Mon Coeur mis à nu", XXXIV, p. 53.

vit sa réputation de dandy s'enfler jusqu'à la légende. On a prétendu qu'il s'était fait teindre les cheveux en vert, et Champfleury a affirmé qu'il le vit à maintes reprises le col entouré d'un "boa" violet.

Grâce aussi à ce dandysme agressif, Baudelaire fut de moins en moins compris par sa génération. On ne voulut voir en lui que le poète dont les oeuvres incomprises ne se vendaient pas, le raté qui noyait son insuccès dans les plaisirs défendus. Plus que jamais, l'albatros blessé amusait l'équipage.

CHAPITRE VII

EVASION PAR LES STUPEFIANTS

Le stoïcisme est une armure assez facilement percée pour qui souffre de sensibilité maladive. Une philosophie négative est également incapable de combler le vide d'une vie qui ne tend que vers la Beauté idéale. Baudelaire avait besoin d'autre chose. Parce que le monde ne lui offrait rien de valable, il le bannit de ses pensées pour se complaire dans le rêve.

Comme tout homme et plus que tout autre, Baudelaire vécut de ses rêves.[1] Durant les jours

---

1. "Chaque homme porte en lui sa dose d'opium naturel, incessamment sécrétée et renouvelée..." Petits Poèmes en Prose, "L'Invitation au Voyage", p. 48.

ensoleillés de Neuilly après la mort de son père, il fit d'innombrables voyages, le menton dans les mains, les yeux fixés sur de minuscules paysages. Que de pays enchanteurs ne visita-t-il pas ainsi! Plus tard, au lycée, durant les émeutes de Lyon, il rêva ardemment, haineusement, que les "canuts" le débarrassaient du beau-père tant détesté. Et Jeanne, de quelles profondes rêveries ne fut-elle pas la cause! Sa chevelure, vivant d'une vie à elle, devint plus d'une fois la route qui conduit aux pays "chauds et bleus". Paré de ses seuls bijoux, le long corps ambré étendu près du feu prenait la forme de la Beauté dans le Mal, d'autant plus attrayante qu'elle semblait malfaisante et pleine de sortilèges. Sous l'empire de la déesse blanche, la rêverie baudelairienne se dissocia davantage du réel. Toujours à la recherche de la Beauté, Baudelaire se l'imagina presque complètement spiritualisée. Il n'était plus question d'attraits physiques qui troublent en même temps qu'ils subjuguent, mais de charmes mystiques qui élèvent l'âme et la nourrissent de sublime.[1]

---

1. "Sa chair spirituelle a le parfum des Anges,
Et son oeil nous revêt d'un habit de clarté."
Les Fleurs du Mal, XLII, p. 71.

Pour Baudelaire la rêverie n'était ni un mirage ni une fumée passagère. Des éléments réels, les mêmes qu'il rencontrait dans ses relations quotidiennes avec ses semblables y étaient transposés. En les embellissant et les purifiant l'imagination leur enlevait toute vulgarité. Le matériel marié au mystique donnait une rêverie parfois sensuelle mais toujours humaine, rêverie où le cerveau, le coeur et la chair laissaient leur empreinte. Pour Baudelaire, la pensée était aussi réelle que le cerveau où elle était conçue. Intangible si l'on veut, mais présente en tout, elle animait chaque chose d'un souffle particulier qui rendait le réel idéal et l'idéal réel. C'est pourquoi le poète ne voulut pas accepter comme réalistes les matérialistes de son temps. Myopes, ils ne voyaient que l'immédiat. Leur pensée, restreinte à un cercle étroit, refusait de s'élancer au loin et de regarder les choses d'un point de vue objectif. Selon Baudelaire, le vrai réaliste est celui dont la pensée, vagabondant dans l'espace, embrasse les choses sous tous leurs aspects, poétique, spirituel et matériel.

Toute la poésie des rêveries fantastiques de Baudelaire pénétra ses oeuvres. Il enserra sous l'émail de vers inoubliables la Beauté froide et voluptueuse qui

lui était apparue. Les parfums dont il se grisa embaumèrent ses Fleurs du Mal et sa nostalgie y berça sa complainte. Les rayons d'un monde idéal se jouèrent à travers sa poésie. Tantôt elle étincelait de mille feux, tantôt la couleur en était sombre et grise. Ebloui, le poète se cramponnait à la matière qui, s'infiltrant ainsi à travers le rêve lui enlevait un instant son coloris merveilleux. Mais du seuil même de ce nuage menaçant, il était encore possible d'apercevoir le reflet de l'au-delà.

Baudelaire eut pour royaume l'espace qui sépare la vie de la poésie. L'effort immense qu'il fit pour appliquer à la vie les lois de la poésie le mena au vertige et finalement à l'échec. Qu'il tournât les yeux vers l'une ou l'autre, il se voyait en butte à des lois différentes et à un langage tout autre. La matérialité bruyante et raisonneuse se heurtait constamment aux visions poétiques. Le résultat fut une fantasmagorie monstre que Baudelaire ne parvint jamais à démêler complètement. En effet, il eut le bonheur tragique d'apercevoir un monde nouveau et de ne pouvoir l'approcher d'assez près pour l'analyser, le comprendre et le traduire à l'humanité.

Cependant, Baudelaire n'abandonna pas ses rêves. Vers la fin de sa vie, plus que jamais conscient

de l'incompatibilité des deux mondes et de l'impossibilité d'un rapprochement, il essaya de s'orienter dans la direction de la sainteté. Le désir d'immoler les moindres satisfactions susceptibles de le faire dévier de la ligne de conduite qu'il s'était tracée tenait toujours du rêve. Baudelaire n'était qu'humain, de plus, faible, et son idéal de sainteté resta, comme pour tous, l'apport de l'imagination plutôt que de la réalité.

Poète des sensations, il ne put s'en tenir aux rêveries naturelles à l'homme. Il lui fallait renouveler ses sensations au fur et à mesure qu'elles s'émoussaient, sinon l'inspiration s'envolait, chassé par l'ennui et le dégoût. Très tôt, il dut recourir aux paradis artificiels. Ce fut d'abord le vin pour lequel il garda toute sa vie un goût très vif. Sous son influence, la rêverie était non seulement plus facile à atteindre, mais elle se trouvait amplifiée et embellie. Les bonheurs qu'il avait connus avec sa mère et dans les premières années de sa liaison avec Jeanne lui revenaient plus vifs et plus tentants. La mulâtresse elle-même redevenait la Beauté idéale, désirable et désirée de toute la force de son être. S'ils ne disparaissaient pas complètement, les tracas de sa vie perdaient du moins leurs teintes sombres. Il n'était plus pauvre et malade, et il se

reprenait à croire en lui-même. Baudelaire triste et solitaire réchauffait ses espérances aux flammes du vin.

C'est au poète encore plus qu'à l'homme que le vin apporta le réconfort. Par son pouvoir d'amplification, il rendait plus féconde la pensée de Baudelaire et développait son génie créateur. La personnalité de l'être se trouvant augmentée outre mesure, c'était comme si un homme supérieur et poétique naissait de l'union du vin avec l'homme naturel.[1] Et ce nouvel être aux sens plus éveillés, à l'entendement plus vif, s'approchait enfin des cieux.

Baudelaire ne se jeta pas à corps perdu dans une ivrognerie insensée. Il possédait trop le goût de l'harmonie pour n'en pas peser les bienfaits et les maux. A son point de vue, l'oeuvre bienfaisante du vin était si grande et si nécessaire à l'humanité qu'il n'était que juste que l'on fermât les yeux sur les quelques vilenies qui pouvaient en résulter. Pour les pauvres, c'était le Léthé qui emporte les peines, et le fortifiant qui verse la vie et le courage dans l'âme. Pour l'artiste,

---

1. "En toi je tomberai, végétale ambroisie,
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur,
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur!"
Les Fleurs du Mal, "L'Ame du Vin", p. 195.

c'était le développement poétique de l'être sans lequel nul ne saurait créer d'oeuvre d'art. En augmentant la personnalité de l'être pensant, le vin rendait l'homme bon meilleur et le méchant exécrable, mais on ne pouvait le blâmer pour la présence du mal dans le monde.

Les brèves envolées mystiques qu'offrait le vin ne furent pas suffisantes au poète assoiffé de voluptés cérébrales et d'extases intellectuelles continues. Il préféra au plaisir aigu et de courte durée de l'alcool le plaisir chronique, égal et maîtrisé de l'opium et du haschich. Sous l'influence de ces excitants, l'homme devient complètement maître de soi. Il juge tout avec calme et agit avec la plus grande circonspection. Au contraire du vin qui, à la longue, trouble les facultés mentales, l'opium et le haschich introduisent l'ordre et l'harmonie. Il n'en fallut pas plus pour attirer Baudelaire. Plus important encore pour l'artiste, la rêverie naturelle se trouve intensifiée jusqu'à ce quelle prenne une force et une tonalité particulière à l'individu même.[1] Au lieu d'un spectacle imprévu, les sens tendus au suprême degré ne voient que le naturel mais à l'état

---

1. "L'homme a voulu rêver, le rêve gouvernera l'homme; mais ce rêve sera bien le fils de son père." Paroles de Baudelaire, dans Fumet, ouv. cit., p. 173.

excessif, comme à travers un miroir grossissant. Les désirs deviennent réalités, les plans perdent de leur consistance, les objets se déforment et se transforment. Les sons se revêtent de couleurs et les couleurs de mélodie. Les notes musicales elles-mêmes forment une vaste opération mathématique. Toutes ces analogies deviennent de plus en plus vives jusqu'à posséder les sens en entier. Pendant tout le temps que dure l'ivresse elles sont le despote à qui tout obéit.

Ce naturel excessif qui effaçait la réalité tout en l'intensifiant séduisit Baudelaire. Son tempérament d'artiste avide d'idéal réclamait l'infini, et son art, qui était aussi une aspiration vers l'au-delà, avait besoin de la magie des correspondances. Il s'y abandonna avec joie. Ce sont ces mêmes voluptés qu'il transposa dans ses Fleurs du Mal et dans ses Petits Poèmes en Prose. Grâce au pouvoir d'abstraction suscité par l'herbe merveilleuse qu'était le haschich, le poète put embrasser tous les aspects d'une pensée sans qu'aucun attachement terrestre ne vînt le distraire. En effet, le monde n'existait plus pour le mâcheur de haschich; il n'y avait que lui et l'infini. Est-il étonnant que Baudelaire se soit grisé de cette magie pendant de longues années?

CHAPITRE VIII

ENVOL VERS LE SURNATUREL

Cet abîme artificiel où Baudelaire chercha à s'engloutir cachait un besoin intense de Dieu. Ce n'était pas un symbole ou une abstraction qu'il lui fallait, mais un Dieu réel qui le comprendrait, l'aiderait et l'aimerait. Son âme, timide et sensitive, se représentait un Etre souverainement bon qui, le prenant en pitié, l'attirerait à lui au moyen d'une union mystique. Malheureusement, ne touche pas à Dieu qui veut, et le poète déçu par l'impassibilité et l'apparente indifférence du Créateur, par le vide moqueur que lui semblait le ciel, se révolta. Il ne faut pas s'y tromper. Baudelaire ne relégua pas Dieu au rang de

mythe. Tout à tour, il Le blasphéma et Le renia, mais il ne cessa jamais de croire en Lui. Au fond de la fiole de laudanum des orgies sensuelles comme au beau milieu de ses envolées mystiques, Baudelaire reconnaissait la présence d'un Dieu Créateur et, consciemment ou non, il Le priait de venir au secours de l'humanité. S'il se montra si dur envers ceux qui voulaient faire leur Dieu du Progrès, c'est qu'il ne pouvait accepter d'ersatz. Et si ce n'est pas toujours l'idéal concret d'un Dieu Créateur et Providence qu'il chercha dans les paradis artificiels, c'est du moins l'oubli du vide creusé par l'abandon apparent du Ciel. Sa poésie, reflétant cette même attitude, se fit prière, souvent presque désespérée,[1] sanglot[2] et révolte,[3] mais jamais indifférence.

---

1. "Ah, Seigneur! donnez-moi la force et le courage
   De contempler mon coeur et mon corps sans dégoût!"
   Des Fleurs du Mal, "Un Voyage à Cythère", p. 219.

2. "Je suis la plaie et le couteau,
   Je suis le soufflet et la joue!
   Je suis les membres et la roue,
   Et la victime et le bourreau!"
   Ibid.,"L'Héautontimorouménos", p. 139.

3. "Et l'Ange, châtiant autant, ma foi! qu'il aime,
   De ses poings de géant torture l'anathème;
   Mais le damné répond toujours: "Je ne veux pas!"
   Ibid., "Le Rebelle", p. 134.

Bien que Baudelaire eût abandonné les pratiques religieuses de son enfance lorsqu'il était très jeune encore, il ne les oublia jamais. Le mysticisme qu'il avait puisé dans les cérémonies de l'Eglise Catholique demeura une partie intégrante de son être. Artiste avant tout, il n'oublia pas de traduire en vers cette ivresse de l'âme et des sens dont le souvenir lui était resté. A travers les pages des Fleurs du Mal on respire l'encens et on voit encore les cierges qui se consument devant le tabernacle. L'orgue nous berce toujours de son rythme lent et mélancolique, et sous les grandes voûtes, le murmure de la foule en prière s'élève calme et doux comme autrefois. Il convient de noter que les poésies les plus mystiques de Baudelaire furent dédiées à Mme Sabatier, la déesse blanche qu'aux yeux du poète, aucun contact humain ne devait avilir.[1]

C'est à cause de ce même amour du surnaturel que Baudelaire chercha à se perdre dans l'infini: infini des sensations, évasion pour l'esprit au moyen du rêve, et élévations de l'âme qui l'arracheraient enfin à la boue du péché. L'opium et le haschich pourvurent large-

---

1. Les Fleurs du Mal, "Harmonie du Soir", p. 78, et "Hymne", p. 284.

ment à la jouissance des sens. Dans ce même but, Baudelaire développa en lui le goût de l'épouvante et du macabre, l'un et l'autre ajoutant un je ne sais quoi de piquant aux sensations. Mais Baudelaire désirait l'infini pour la raison autant que pour les sens. Il s'institua donc poète de l'évasion mentale. Dès lors, plus de réalités et banalités quotidiennes, mais de longues rêveries fructueuses pour le poète quoique fatales à l'homme. Il vivait ainsi d'un bonheur tranquille au milieu d'un pays aux couleurs d'or, sans âge et sans histoire. L'homme n'était rien, mais de grand bateaux y jetaient l'ancre l'un après l'autre sans jamais se lasser. Et dans tout cela, à quoi s'attachait Baudelaire? - "Le monde s'endort dans une chaude lumière," écrivait-il.[1]

On peut dire avec raison que le Baudelaire de 1864 et 1865 aux longues périodes de léthargie entrecoupées de brusques réveils n'avait certainement pas la lucidité d'autrefois. Cependant, les élévations de l'âme vers les quelles il tendait de plus en plus montrent combien la question du surnaturel l'inquiétait. Le temps des rêveries et des stimulants était passé; il n'y avait

---

1. Les Fleurs du Mal, "L'Invitation au Voyage", p. 89.

plus maintenant que Dieu et lui. On n'a qu'à parcourir les pages de Mon Coeur mis à nu pour se rendre compte des efforts qu'il fit pour atteindre à cette union avec Dieu qui le consolerait enfin des déceptions d'une vie manquée.

La religion ne calma jamais l'inquiétude de Baudelaire. Son mysticisme embellit les vers du poète; les extases lui valurent quelques instants de répit dans les tourments de la vie quotidienne, mais il n'y découvrit pas le baume qui purifie et apaise. Ayant perdu la foi, il ne put voir dans la religion que mensonge et chimère, capables de satisfaire ses sens mais impuissants à répondre à son idéal spirituel.

Puisé dans le mysticisme ou dans la débauche, l'infini des sensations ne tardait pas à atteindre ses bornes et les stimulants, à se déclarer vaincus. Invariablement, l'âme du poète après les extases se tordait dans les serres du "taedium vitae". S'il lui arrivait parfois de faire preuve d'une résignation factice,[1] il sombrait presque toujours dans le nihilisme. La

---

1. "Couche-toi sans pudeur,
Vieux cheval dont le pied à chaque obstacle butte.
Résigne-toi, mon coeur; dors ton sommeil de brute."
Les Fleurs du Mal, "Le Goût du Néant", p. 124.

pensée du non-être le hantait.[1] Il se voyait enfin affranchi de l'esclavage de l'être humain et délivré de tous les doutes. Plus de corps, plus d'esprit, plus d'âme. Rien! L'anéantissement total et complet!

Persuadé que cet état était le seul digne, Baudelaire se fit l'apôtre de ce qui lui ressemblait le plus sur terre, - la Mort. En elle il salua le seul but de la vie,[2] l'aboutissement final de l'ennui. C'était le dernier voyage de ceux qui n'ont plus rien à voir sur terre.

---

1. "J'aspire à un repos absolu et à une nuit continue. Chantre des voluptés folles du vin et de l'opium, je n'ai soif que d'une liqueur inconnue sur la terre, et que la pharmaceutique céleste, elle-même, ne pourrait pas m'offrir; d'une liqueur qui ne contiendrait ni la vitalité, ni la mort, ni l'excitation, ni le néant. Ne rien savoir, ne rien enseigner, ne rien vouloir, ne rien sentir, dormir et encore dormir, tel est aujourd'hui mon unique voeu. Voeu infâme et dégoûtant, mais sincère."
Les Fleurs du Mal, (Larousse, 1927) "Projets de Préface", p. 185.

2. "Si vous saviez comme le prix est facile à gagner, comme le but est facile à toucher, et combien tout est néant, excepté la Mort, vous ne vous fatigueriez pas tant, laborieux vivants, et vous troubleriez moins souvent le sommeil de ceux qui, depuis longtemps, ont mis dans le But, dans le seul vrai but de la détestable vie!" Petits Poèmes en Prose, "Le Tir et le Cimetière", p. 125.

Si la mort l'attirait par ses promesses d'anéantissement, elle le repoussait aussi par l'effroi des abominations qui l'accompagnaient. L'idée des décompositions fatales s'alliait sans cesse, dans l'esprit de Baudelaire au bonheur du Nirvâna. Il y eut conflit entre la répulsion que ne pouvait réprimer l'artiste et sa soif insatiable du "nouveau" de la tombe. De plus, Baudelaire n'était pas sûr du tout de ce qui l'attendait par delà le sépulcre. Le ciel et l'enfer lui importaient peu pourvu qu'on lui garantît l'anéantissement d'un sommeil éternel. Mais, qui sait! Dans le silence du tombeau, l'âme n'était peut-être pas affranchie des servitudes humaines, et ce qui restait du pauvre corps se sentait peut-être tomber en pourriture membre par membre. Peut-être souffrait-on de l'intempérie des saisons.[1] Affliction plus terrible encore aux yeux de Baudelaire, la Mort pouvait continuer le "taedium vitae" de l'existence humaine.[2] Il n'y avait personne pour l'assurer du contraire.

---

1. "Les morts, les pauvres morts, ont de grandes douleurs", Les Fleurs du Mal, CX, p. 183.

2. "J'étais mort sans surprise, et la terrible aurore M'enveloppait. - Eh quoi! n'est-ce donc que cela? La toile était levée et j'attendais encore." Ibid., "Le Rêve d'un Curieux", p. 241.

Le surnaturalisme de Baudelaire trouva pourtant son issue dans la recherche de la Beauté. Son beau, c'était en réalité une sorte de joyau à mille facettes resplendissant de mille feux divers magnétiques et fascinateurs. Il y voyait de l'ardeur et de la tristesse, de la volupté et de l'amertume, de la joie et surtout du malheur. Au désir de vivre qui s'y glissait s'ajoutait comme un relent de satiété et de lassitude. Baudelaire appliqua cette conception du Beau à son Spleen de Paris et à ses Fleurs du Mal. Il s'en dégage donc un souffle mystérieux et provocateur, souffle d'idées contraires juxtaposées harmonieusement sans perdre de leur intensité ou de leur individualité. C'est là le "frisson nouveau" de la poésie française.

Baudelaire chercha son idéal de Beauté partout. Il la reconnut dans le mal et l'obscurité. Il la peignit les traits crispés de douleur ou se vautrant dans la débauche. Tantôt elle se faisait voluptueuse comme la Nuit de Michel-Ange,[1] tantôt froide et impassible, elle "haïssait le mouvement qui déplace les lignes".[2] Elle se cacha sous l'ambre et le brun et se confondit avec le mysticisme de la déesse blanche. Sous n'importe quelle forme, c'était toujours la clé qui ouvrait la porte à l'infini.

---

1. Les Fleurs du Mal, "L'Idéal", p. 35.
2. Ibid., "La Beauté", p. 34.

CONCLUSION

C'est dans son art surtout que Baudelaire trouva le "quo vadis" de son existence. Dandysme, paradis artificiels et surnaturalisme lui accordèrent quelques joies d'autant plus intenses qu'elles étaient déréglées, mais aucune ne réussit à combler le vide de sa vie. Si l'Art auquel la recherche de la Beauté l'avait introduit ne fut pas toujours la muse souriante et empressée, si les jours noirs pendant lesquels il lui était impossible d'écrire un seul mot s'allongèrent en semaines, il n'en est pas moins vrai que Baudelaire homme et artiste y puisa le peu de bonheur que la destinée semblait lui devoir.

Pour lui, l'Art n'était pas autre chose que la beauté pure du ciel, sa musique et son bonheur calme et serein; une magie, mais une magie qui faisait partie intégrante du domaine de l'âme. Et l'oeuvre de Baudelaire, c'est son âme dans toute sa faiblesse et sa vulnérabilité; ce sont ses désirs d'élévation, ses aspirations vers l'infini et ses chutes profondes. Supprimer l'art de la vie du poète, c'est détruire à jamais la signification de celle-ci, sa réalité et sa substance. Supprimer sa vie de son art, c'est enlever à celui-ci ce qui fait son humanité - les liens entre Dieu, l'homme et Satan.

Baudelaire n'était pas un penseur. Il s'attacha à l'art pour l'art et fit de sa poésie, musique et suggestion, non idée. Sur le clavier de sensations où il joua sa mélodie faite de suavité et d'amertume, il n'a rien marqué, rien souligné. Son âme lasse et sans espoir s'est laissé bercer au rythme des correspondances, indifférente à toute pensée. Passif dans son attitude envers la vie, il le fut aussi en ce qui regarde sa conception de l'Art.

Cependant si Baudelaire se contenta de regarder passer la vie au lieu de s'y mêler, il fut tout autre dans son art. Travailleur à la fois intermittent et scrupuleux, il passa des heures à retoucher, à varier

et à corriger ses vers. Pas d'à peu près ou de compromis; il n'accepta que la perfection. Aussi, dans ses oeuvres se retrouvent invariablement les vertus absentes de sa vie: pureté, ordre, haine du laisser-aller et tenacité. L'artiste accomplit ce que l'homme fut impuissant à réaliser.

Les différentes écoles littéraires depuis Baudelaire se le sont tour à tour approprié. Les Parnassiens l'ont reconnu comme l'apôtre de l'Art pour l'Art, les Symbolistes ont vu en lui leur précurseur, celui à qui l'ivresse des sensations conféra l'Eternité. A mon avis, il demeure seul dans l'histoire de la littérature française, figure imposante d'un homme païen et mystique qui, s'étant fait son propre bourreau a fait jaillir de ses plaies une poésie nouvelle.

B I B L I O G R A P H I E

I. OEUVRES DE BAUDELAIRE

Oeuvres Complètes (Alphonse Lemerre, Editeur, Paris, 1889 - 1892)

Petits Poèmes en Prose (Alphonse Lemerre, Paris, n.d.)

Paradis Artificiels (Alphonse Lemerre, Paris, n.d.)

Nouvelles Histoires Extraordinaires (Alphonse Lemerre, Paris, 1892)

L'Art Romantique (Alphonse Lemerre, Paris, 1889)

Curiosités Esthétiques (Alphonse Lemerre, Paris, 1890)

Journaux Intimes (Les Variétés Littéraires, Paris, 1919)

Les Fleurs du Mal (Bibliothèque Larousse, Paris, 1927)

Les Fleurs du Mal (Editions Marcel Gasnier, Paris, 1945)

Correspondance (Editions de la Nouvelle Revue Française, Paris, 1933) T. 1.

II. OUVRAGES SUR BAUDELAIRE

Paul Bourget, "Essais de psychologie contemporaine", (Librairie Plon, Paris, 1926), T. 1.

Stanislas Fumet, "Notre Baudelaire", (Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1926)

Camille Mauclair, "Le Génie de Baudelaire", (Editions de la Nouvelle Revue Critique, Paris, 1933)

François Porché, "La Vie douloureuse de Charles Baudelaire", (Librairie Plon, Paris, 1926)

"Baudelaire et la Présidente", (Editions du Milieu du Monde, Genève, 1941)

Marcel Raymond, "De Baudelaire au Surréalisme", (Editions R. A. Corrêa, Paris, 1933)

Philippe Soupault, "Baudelaire", (Les Editions Rieder, Paris, 1931)

III. ARTICLES

André Fontainas, "Baudelaire", Mercure de France, avril-mai 1921, vol. 147.

Eugène Thebault, "Baudelaire disciple de Saint Thomas d'Aquin", Mercure de France, juillet-septembre 1921, vol. 213-214.

Georges Blin, "Jean-Paul Sartre et Baudelaire", Fontaine, mai 1947, vol. XI, p. 1 - 17.

---------- "Baudelaire's Satanism", The Times Literary Supplement, Dec. 21, 1946.

B29755